maze

JUIN 2018 74



LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA





FESTIVAL BEAUREGARD

6.7.8 + 9 JUILLET

CHÂTEAU DE BEAUREGARD - HÉROUVILLE SAINT-CLAIR
NORMANDIE [14]

DEPECHE MODE × MACKLEMORE
JACK WHITE × THE OFFSPRING
ORELSAN × MGMT × NEKFEU
SIMPLE MINDS × BIGFLO & OLI
CHARLOTTE GAINSBOURG × × ×
PETIT BISCUIT × AT THE DRIVE IN
JULIEN CLERC × × THE BREEDERS
BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB
SOULWAX × × EDDY DE PRETTO
IBEYI × × × × GIRLS IN HAWAII
BORIS BREJCHA × × × HOLLYSIZ
OSCAR AND THE WOLF × × × × ×
PARQUET COURTS × J. BERNARDT
CARPENTER BRUT × L.A. SALAMI
NOTHING BUT THIEVES × INÜIT
CONCRETE KNIVES × MALO'
BAFANG × THE BAKED BEANS

PROGRAMMATION COMPLÈTE, INFOS & RÉSERVATIONS SUR

WWW.FESTIVALBEAUREGARD.COM



ÉDITO

Loin de nous était l'idée de faire tout un numéro spécial sur nos pérégrinations cannoises, presque un mois après la cérémonie de clôture. Toutefois, il semblerait que ce soit bien le chemin que prenne ce numéro du magazine Maze. Peut-être d'abord parce que cette expérience, cette bulle que nous avons collectivement partagée et dans laquelle nous avons tenté de vous faire pénétrer, a été l'occasion de proposer autre chose. En effet, depuis quatre années, nous couvrons le festival de Cannes, à une, à deux, à trois personnes au maximum. Cette année, ce sont bien 14 membres de la rédaction qui ont vécu, écrit, au rythme des projections incessantes et des acclamations.

Ces 14 bénévoles, qui, même si n'ayant pas toujours réussi à rentrer dans les soirées les plus fermées ou à monter les marches du Grand Théâtre, ont vécu une expérience, journalistique et personnelle, totale. Notre idée était de mettre à profit notre spécificité, notre différence, pour vous proposer une couverture exhaustive, fidèle au festival, mais aussi pour vous immerger partout, sur différents supports.

Alors que rien ne va dans le monde, être sur cet îlot d'indécence et de vacarme nous a aussi permis de prendre conscience de ce qui importait, de ce que nous souhaitions continuer à lire dans notre média. Nous n'avons jamais autant été nous-mêmes.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 23 rue Dagorno, 75012 Paris.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse).

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email à l'adresse info@inspira.fr.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/mentions-legales.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page « Contact » du site maze.fr.

Illustration de couverture :
Benoït Michaëly pour Maze Magazine

CE MOIS

N°74

DOSSIER : CANNES

ACTUALITÉ

CINÉMA

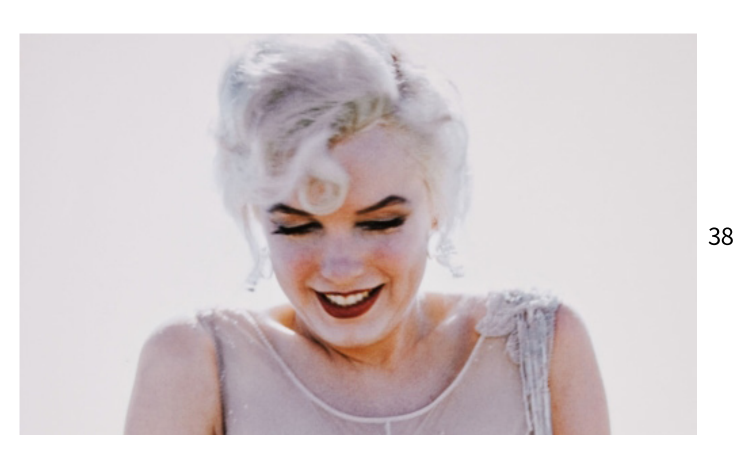
ART

MUSIQUE

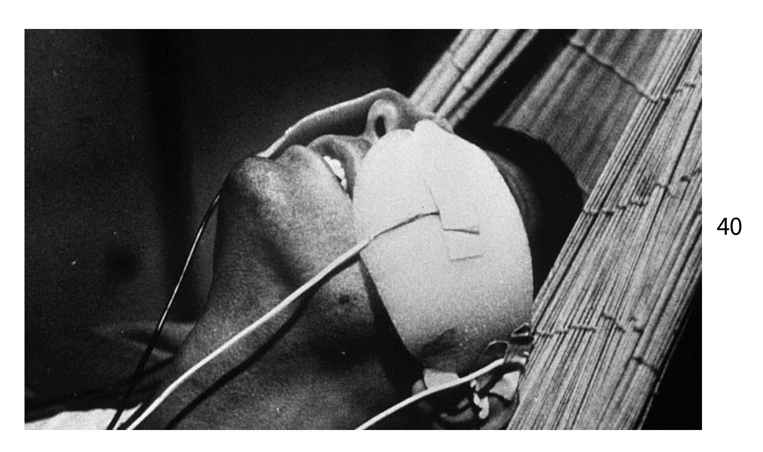
LITTÉRATURE



8



38



40



52





NOUS ÉTIONS À CANNES

L'an passé, Maze espérait que les propos tenus par Jessica Chastain en clôture de la 70ème édition du Festival de Cannes s'appliquent à ce cru 2018. L'actrice désirait que le festival mette plus en avant des films réalisés par des femmes et qui parlent de femmes de la vie de tous les jours. Malheureusement, si les réalisatrices n'étaient qu'au nombre de trois dans la sélection officielle (Nadine Labaki pour Capharnaüm, Alice Rohrwacher pour Lazarro Felice et Eva Husson pour Les Filles du soleil), les personnages féminins étaient eux aussi peu nombreux cette année. La 72ème mettra-t-elle enfin les femmes sur un pied d'égalité ?

En dépit d'une sélection officielle qui a divisé les membres de la rédaction et des sélections parallèles plus alléchantes. Notre petit coeur de cinéphile s'est emballé pour plusieurs films français : Les Chatouilles d'Andréa Bescond et Eric Metayer en compétition pour Un Certain Regard, Le Monde est à toi de Romain Gavras, Climax de Gaspard Noé à la Quinzaine des Réalisateurs, Nos Batailles de Guillaume Senez sélectionné à la Semaine de la critique ou encore le réjouissant Grand bain de Gilles Lellouche, hors compétition.

Malgré cette sélection officielle en demi-teinte, le palmarès final nous a finalement ravi. Comme le jury, nous étions évidemment convaincu qu'Une affaire de famille de Kore-Eda était LA palme d'or avec son» réalisme clinique et une sobriété digne d'un documentaire». L'écriture de Jafar Panahi méritait également cette palme ex-aequo du scénario et Marcello Fonte était bel et bien cette année la révélation masculine du festival. Et si nous n'avions pas parié sur les autres films primés : Capharnaüm de Nadine Labaki, Cold War de Pawel Pawlikowski et Blakkklansman de Spike Lee faisaient partie de nos favoris.

Enfin, nous saluons la palme d'or spéciale remise à Jean-Luc Godard pour son Livre d'images. Le cinéaste, éternel absent du Festival de cannes, qui brillait pourtant par sa présence cinématographique l'an dernier, n'est évidemment pas venu le chercher. Mais si le mythe persiste, il l'a bien mérité.

NOTRE PALMARÈS

La rédaction

En se basant sur ses critiques, l'équipe de Maze a réalisé son palmarès, avant la cérémonie de clôture du 71ème festival de Cannes.

Palme d'or : Une affaire de famille, de Kore-Eda Hirokazu.

« Avec un réalisme clinique et une sobriété digne d'un documentaire, Kore-Eda pose sa caméra pour observer les comportements, les secrets de famille et, en vérité, les réalités de la cellule familiale. »

Grand prix : Capharnaüm, de Nadine Labaki.

« Capharnaüm, c'est la brusque parenthèse qui ouvre sur la réalité »

Prix du jury : Burning, de Lee Chang-Dong.

« Balançant entre réalisme et poésie, Lee Chang-Dong étire son histoire sur un fond politique qui parait très lointain. »

Prix d'interprétation masculine : Marcello Fonte dans Dogman, de Matteo Garrone.

« Marcello, est un personnage touchant, un homme sans âge, à l'apparence chétive. Revêtant tour à tour les habits d'un père, d'un dealer, d'un homme dévoué, d'un individu désabusé.



Benoît Michaëly pour
Maze Magazine

« LE LIVRE D'IMAGE »
NE SE VEUT PAS À LA PAGE

A l'âge de 88 ans il ne vient pas au festival et donne sa conférence de presse par FaceTime... et obtient une palme d'or «spéciale» pour nouveau film, une première dans l'histoire du festival de Cannes.

Benoît Michaëly

Le fantôme jusqu'au-boutiste Jean-Luc Godard présentait cette année en compétition Le livre d'image. A la fois hostile et incroyablement riche, le film du cinéaste dérange autant qu'il fascine et nous rappelle la puissance du montage.

Le livre d'image fait peur aux premiers abords. Dès sa bande annonce, annonçant un collage de nombreuses œuvres sonores et visuelles, la peur de ne pas comprendre les nombreuses références est là. En séance, dès les premières minutes, c'est beaucoup de coupes, beaucoup d'écarts de volume sonore. C'est violent, coloré, arythmique ; le son n'accompagne presque jamais les images, il se met en opposition, en contre-point, en écho. Une forme d'incompréhension laisse alors la place aux émotions. Et c'est exactement là où Jean-Luc Godard veut nous emmener, si on ne s'est pas énervé ou endormi avant. Le cinéaste nous propose de s'émouvoir pour mieux penser.

Dans ce film offert comme une pensée chaotique et mélodique, le réalisateur interroge le monde et le langage. Il évoque la question de la violence sur la terre, du manque d'amour en Europe, de comment l'Orient est méprisé par l'Occident. Il appelle également à une vraie révolution, rend hommage aux zadistes, nous dit que « la guerre est divine » car elle a toujours existé et semble innée chez les humains et inarrêtable sur la terre. Avec Le livre d'image, Jean-Luc Godard peint ce monde qu'il trouve obscur avec des images modifiées, empruntées autant à YouTube qu'à des films ou des peintures. Il les recolore, les monte toujours en contraste les unes aux autres. La violence de son montage est à l'image de ce monde qu'il peint. Cette violence, dans le film, est aussi sonore. Et Jean-Luc Godard, pour notre plus grand plaisir, pense le son comme une véritable entité, pouvant exister seule comme pouvant augmenter une image. Le son nous interpelle, nous effraie, nous retourne. Dans une époque où le son est régulièrement un pléonasme de l'image, ça fait du bien. Jean-Luc Godard veut montrer « ce qui ne se fait pas » comme il l'a expliqué en conférence de presse. C'est peut-être aussi ce qui différencie Le livre d'image du reste des films en Compétition. ■

Un homme singulièrement humain, transi de sincérité, et pleinement mis en relief »

Prix d'interprétation féminine : Zhao Tao dans Les Éternels, de Jia Zhang-Ke.

Le palmarès officiel

Palme d'or : Une affaire de famille, de Kore-Eda Hirokazu

Palme d'or spéciale : Le livre d'image, de Jean-Luc Godard



« MANBIKI KAZOKU »
ON CHOISIT PAS SA FAMILLE

Avec « Une affaire de famille », le Japonais Hirokazu Kore-Eda a remporté la palme d'Or 2018

Baptiste Thevelein

Le nouveau long-métrage de Hirokazu Kore-Eda, présenté en compétition, n'est pas une adaptation cinématographique de la chanson de Maxime Le Forestier. Récompensé en 2013 d'un Prix du Jury pour Tel père, tel fils, Kore-Eda revient à Cannes avec un film sur la famille, sans être familial, et nous plonge dans la réalité d'un Japon qu'on ne voit presque jamais.

Manbiki Kazoku (Une Affaire de Famille) se déroule aujourd'hui, dans une ville japonaise anonyme, mais qu'on situe aisément à la lisière d'une grande métropole. Dans ce quartier où toutes les maisons se ressemblent, le hasard et la filouterie poussent Shibata Osamu et son presque-fils adoptif Shota à recueillir Juri, petite fille laissée à elle-même à quelques pas de leur habitation. Le quotidien des adultes, comme des enfants, est fait de vols dans les magasins, les échoppes, mais aussi de cachotteries et de stratagèmes pour survivre. Avec un réalisme clinique et une sobriété digne d'un documentaire, Kore-Eda pose sa caméra pour observer les comportements, les secrets de famille et, en vérité, les réalités de la cellule familiale.

Il n'y a pourtant pas de narration continue ni même de personnage vraiment principal. La caméra s'infiltre partout, dans les vies et les réalités de chacune et chacun de ces protagonistes pour au final tisser le lien qui rassemble tout le monde. Une photographie sublime suspend le temps autour de cette famille clandestine. Le scénario est en permanence servi par des acteurs et actrices d'une justesse impressionnante, plus jeunes y compris.

Alors, si des petites longueurs subsistent, forcément, ici et là, du fait de plans fixes, d'une volonté du metteur-en-scène d'être exhaustif dans le récit des péripéties de ses personnages, on le pardonne aisément. A chaque moment, à chaque instant, on comprend les actions qui sont menées, on essaie d'anticiper les développements futurs, on n'est parfois pas d'accord mais sait que c'est peut-être le mieux. On fait des efforts, parce que c'est ça la famille. ■



« TROIS VISAGES »
L'ART POUR LA LIBERTÉ

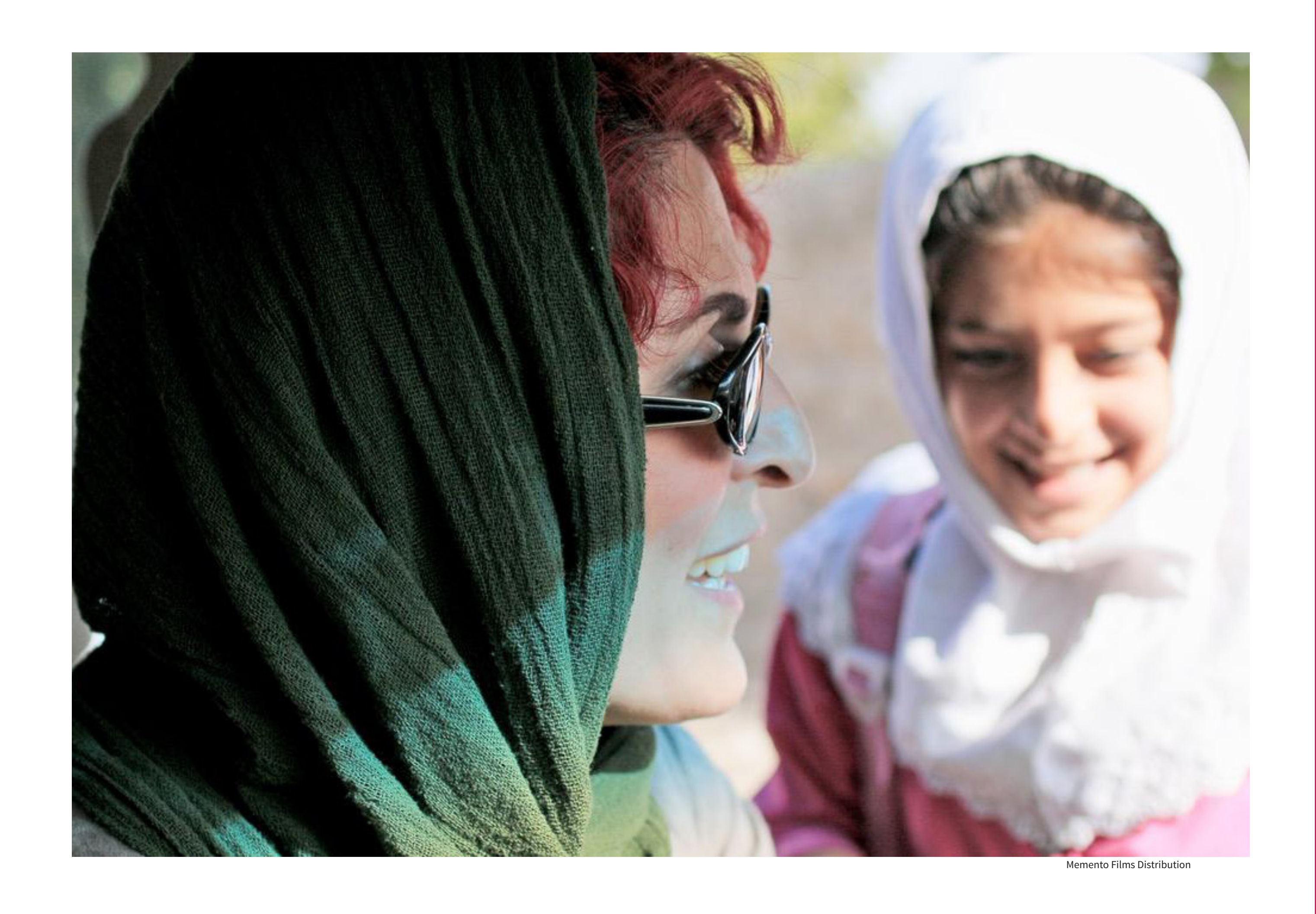
Interdit de quitter le territoire par l'Iran qui censure ses oeuvres, Jafar Panahi était bien à Cannes avec Trois visages. Il remporte le prix du scénario, ex-aequo avec le film d'Alice Rohrwacher.

Diane Lestage

Trois visages d'actrices pour le réalisateur de Taxi Téhéran. Jafar Panahi quitte son taxi pour une autre voiture dans les montagnes du Nord-ouest iranien. D'un village reculé attaché aux valeurs anciennes, où il n'est pas bien vu d'être artiste, le cinéaste en fait un reflet de son enfermement et un hymne à la création.

Le premier visage apparaît directement à l'écran par le biais d'une vidéo portable filmée en contre-plongée. C'est celui de la jeune Marzieh Rezaei, elle implore la célèbre actrice iranienne Behnaz Jafari de lui venir en aide car sa famille s'oppose au choix de leur fille de faire des études pour devenir « saltimbanque ». Elle finit par passer une corde à son cou. Alerté par ce geste, le deuxième visage est justement celui de la comédienne qui se révèle dans une voiture en route pour les montagnes reculées du Nord-Ouest. Elle s'adresse au conducteur, nul autre que son ami le réalisateur Jafar Panahi lui-même. Le troisième visage de ce long-métrage n'est peut-être pas le sien, mais celui d'une femme qu'on ne verra pas, une ancienne actrice et danseuse fuie par les autochtones.

À bord du véhicule, les deux artistes se prennent pour deux enquêteurs de police et cherchent à savoir si la jeune fille s'est bel et bien suicidée ou si elle a réalisé un montage. Après Taxi Téhéran, le cinéaste iranien assigné à résidence nous offre un film modeste sur le fait d'être actrice et de créer en Iran. A travers la famille de Marzieh Rezaei et les habitants de ce visage il dresse un portrait en miroir de l'Iran d'aujourd'hui, celle qui l'empêche d'exercer son métier. Quittant la capitale pour les montagnes, le réalisateur ne choisit pas vraiment entre le documentaire et la fiction. Comme dans son film précédent, les acteurs incarnent leur propre rôle, ce qui donne lieu à des situations cocasses et de légères mise en abyme, à l'instar de Behnaz Jafari qui demande au réalisateur si ce n'est pas une machination de sa part à lui car il voulait faire un film avec elle sur un suicide. Par le biais de cette histoire modeste, le cinéaste iranien témoigne de sa virtuosité d'écriture et de mise en scène, enchaînant les petites intrigues où l'on croise toutes sortes de personnages. Il nous montre uniquement ce qu'il souhaite, cela donne une narration surprenante où des actions se jouent en off, tandis que la caméra reste de longs instants sur lui enfermé dans cette voiture attendant ses actrices. Les villageois lui proposent alors un hébergement et montrent de l'admiration pour lui. Un symbole fort de la claustration que vit Jafar Panahi dans son pays alors que l'artiste est reconnu à travers le monde. Une ode à ses actrices, à sa liberté de créer, de faire du cinéma.



Memento Films Distribution

« DOGMAN »
LA SURVIE DU PLUS APTE

Après Gomorra (2008) ou encore Reality (2012), Matteo était pour la quatrième fois présent à Cannes afin de présenter son dernier long-métrage : Dogman, sélectionné en Compétition, et qui a valu un prix d'interprétation masculine à Marcello Fonte.

Caroline Fauvel

Dogman c'est avant toute chose le personnage de Marcello (Marcello Fonte), menant une vie modeste de toiletteur canin, très apprécié, dans un quartier déshérité. Mais celui-ci se laisse rapidement happer par le retour de son ami, ancien boxeur, Simoncino (Edoardo Pesce), accro à la cocaïne, qui terrorise le quartier, et remet en question le destin paisible de Marcello.

Si ce film est avant tout dramatique et qu'il met en lumière une évidente détresse, il est néanmoins épris d'une spontanéité et de scènes vraies. Des scènes qui, parfois, invitent le spectateur à sourire des choix individuels, et du décalage qui se dessine au sein de cette micro-société où évolue Marcello. Un film aux allures de Western contemporain, où le plus fort règne en maître.

Marcello, est un personnage touchant, un homme sans âge, à l'apparence chétive. Revêtant tour à tour les habits d'un père, d'un dealer, d'un homme dévoué, d'un individu désabusé. Un homme singulièrement humain, transi de sincérité, et pleinement mis en relief dans cette dernière oeuvre de Matteo Garrone. En effet, le réalisateur déploie ici les ambiguïtés de l'homme, poussé dans ses retranchements et dans une certaine infortune.

Le film dresse par ailleurs en arrière-plan le portrait alarmant d'une région italienne marginalisée, une cité balnéaire fantôme où la tranquillité glaçante et sourde laisse parfois place au chaos de la misère sociale. Une misère qui est pleinement incarnée ici par la détresse des personnages, confrontés à leurs contradictions, et aux choix qui s'offrent à eux.

Dogman se révèle être un film intelligent, bien écrit, offrant un regard ambivalent sur des personnages profonds. La complexité de la personne de Marcello se transpose ainsi pleinement dans la dernière scène du film où celui-ci rapporte le corps assassiné de Simon, comme un trophée, tel un chien ramenant un baton à son maître ; cependant ici personne ne l'attend, il est seul, trahi par ses choix passés. Ces relations hiérarchiques et violées se répondent alors en un jeu de miroirs les unes aux autres, pour le meilleur et pour le pire.


DOGMAN
LAVAGGIO CANI
CELL. 393 957 85 40

« BLACKKKLANSMAN »
UN DRÔLE DE MANIFESTE ANTI-TRUMP

BlackkkLansman signe le retour de l'américain Spike Lee sur la Croisette. Et ça vaut un Grand Prix.

Diane Lestage

Porté par un casting de haute volée où le tandem Adam Driver/John David Washington est excellent, le film fait écho entre une histoire vraie originale et la politique américaine actuelle. Le tout raconté avec une ironie jouissive.

20 janvier 2017 : Donald Trump prend ses fonctions de président des États-Unis. Août 2017 : pour protester contre la destruction d'une statue d'un général sudiste favorable à l'esclavage, le Klu Klux Klan (KKK) et des néo-nazis manifestent dans les rues de Charlottesville en Virginie. Des affrontements violents ont alors lieu avec des militants anti-racistes. Parmi les soutiens de Trump, un certain David Duke, ex-leader du KKK.

Par BlackkkLansman, Spike Lee démontre qu'aujourd'hui rien n'a changé ; le racisme et l'antisémitisme sont toujours aussi présents aux État-Unis. Le réalisateur américain raconte l'histoire vraie et cocasse de Ron Stallworth, un jeune afro-américain officier de police à la fin des années 1970 dans la ville de Colorado Springs. Très vite le jeune homme se retrouve aux renseignements et tombe sur une petite annonce du KKK. Ni une, ni deux et il leur téléphone pour faire une demande d'adhésion… sous son véritable nom. Pour se sortir de cette situation comique, il va envoyer son collègue Flip Zimmerman, qui pourtant, lui est juif, le représenter physiquement en s'infiltrant chez ces sympathisants locaux. Dédoublé, Ron Stallworth va pendant ce temps-là passer des heures au téléphone avec David Duke pour en savoir plus sur ces suprémacistes et leur actions. Sous le même nom, John David Washington (fils de) et Adam Driver s'en sortent avec brio pendant toute la durée du film.

Un récit audacieux et efficace

Alors oui, Spike Lee est parfois un peu manichéen, il met en place une dramaturgie certes académique mais sa capacité à multiplier les idées visuelles l'emporte. Comme avec l'ouverture du film, un discours raciste d'Alec Baldwin, grand imitateur de Donald Trump au Saturday Night Live. Et malgré quelques défauts formels donc, le cinéaste parvient à manœuvrer parfaitement son histoire d'un bout à l'autre. Sur fond de manifeste politique, le réalisateur de Malcolm X réussit à mêler cette colère contre les nationalistes d'hier et aujourd'hui ainsi que de vraies situations comiques dues à son scénario. Un discours osé pour une expérience de moquerie des WASP ultra jouissive qui débouche sur une fin glaciale.



Universal Pictures

« HEUREUX COMME LAZZARO » UNE POÉTIQUE FABLE RELIGIEUSE

Avec Heureux comme Lazzaro, Alice Rohrwacher partage le prix du meilleur scénario ex-aequo avec Jafar Panahi.

Jules Azelie

Alice Rohrwacher nous livre ici un film émouvant, poétique et inattendu, on sent dès le début que la religion est présente sans toutefois la situer vraiment, mais petit à petit, l'histoire décousue et surprenante nous emporte, mettant en avant les dérives du business moderne, en montrant et dénonçant l'esclavagisme moderne.

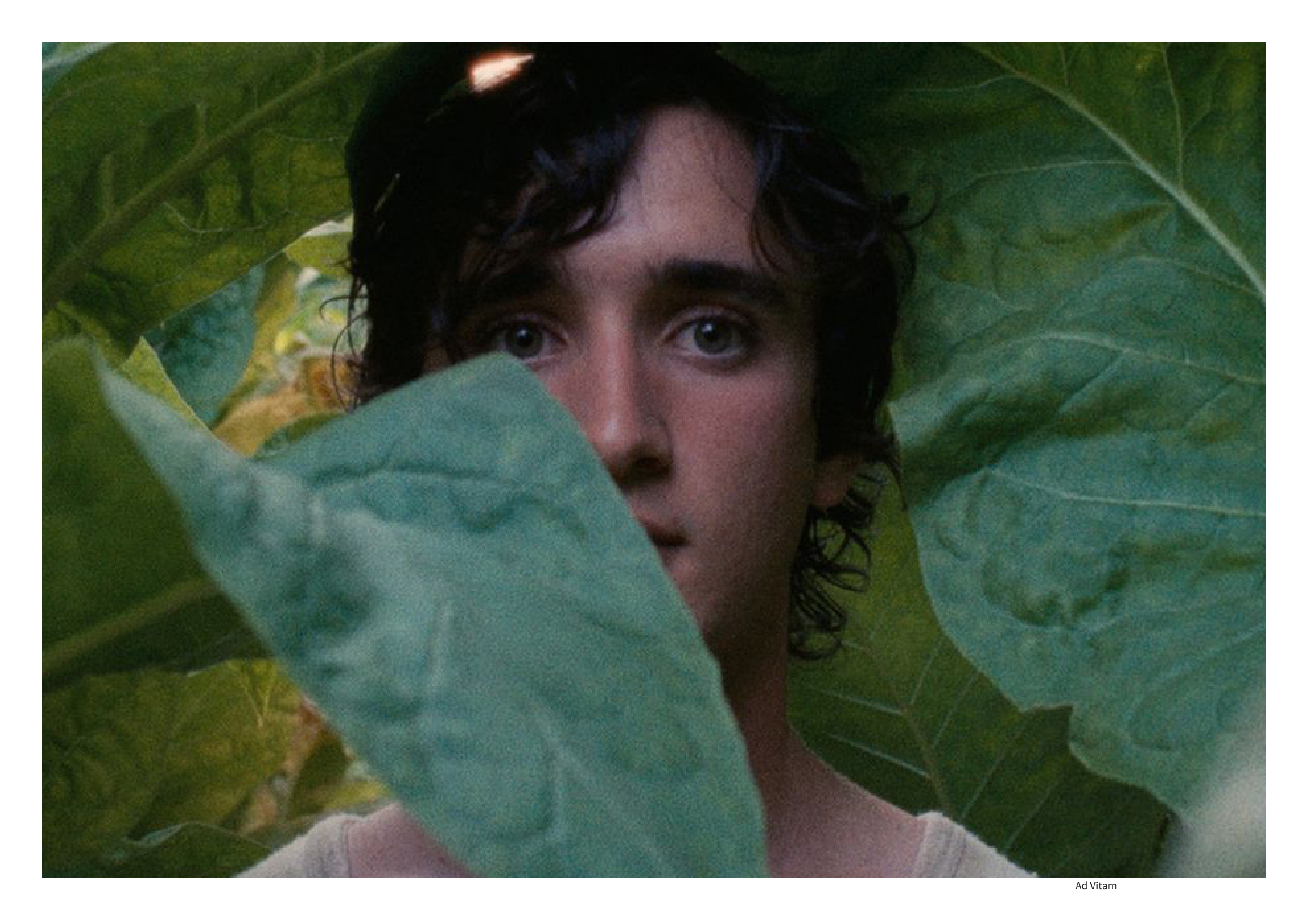
Nous suivons une communauté isolée en Italie qui semble vivre quelques siècles avant notre ère, travaillant pour une certaine marquise De Luna, reine de l'industrie du tabac. Arrive alors une sorte de « directeur des travaux », en scooter, portable à la main, perdant un peu le spectateur dans un anachronisme latent, on commence alors à se rendre compte que nous avons à faire à une grande mascarade commerciale. Etant forcés à vivre reclus, rien ne leur semble anormal dans leur façon de vivre sous les ordres de leur « patronne ». Nous suivons alors Lazzaro, un jeune homme de cette communauté, plein de bonté, se donnant corps et âme aux taches qui lui sont confiées.

Nous suivons cette épopée pleine de rencontres, de retrouvailles, mais aussi de trahisons, de chantages et de violence sociale.

Un film d'auteur difficile mais qui tient son propos

Alice Rohrwacher nous emmène dans un univers mystérieux, qui mêle une réalité dure et un fantastique angélique, opposant et rassemblant des personnages qui n'avaient aucun point commun, faisant des parallèles avec des bouts d'histoire biblique dans un monde moderne. L'ambiance dans laquelle elle nous installe est parfois apaisante, parfois lourde et dure lorsque les protagonistes se confortent dans une vie qui leur semble normale et pourtant déplorable. C'est là tout le propos du film, se contenter de notre univers, de celles et ceux qui nous entourent, une sorte d'ode à la bonté.

On en ressort en se posant énormément de questions, tant le scénario est parfois déconstruit et sans explications, mais les Deus Ex Machina utilisés ne semblent jamais sortir le spectateur de cet univers onirique.



Ad Vitam

« CAPHARNAÜM»
« ON NE FAIT PAS LA CHARITÉ NOUS »

Avec son cinquième long-métrage, Nadine Labaki est repartie de la Croisette avec le prix du jury.

Romane Segui

À Cannes, on voit défiler les robes des plus grands couturiers du monde, on voit affluer le luxe sur le tapis rouge. Mais on peut aussi voir la misère, la dévisager dans l'obscurité et se perdre dans ses dédales. Capharnaüm, c'est la brusque parenthèse qui ouvre sur la réalité.

Long périple dans Beyrouth

Zain (Zain Al Rafeea), mine angélique où s'est nichée la détresse du monde, se bat contre la vie avec une force acharnée. Du haut de ses onze ou douze ans, il est jugé au tribunal et inculpe ses parents de l'avoir fait naître sans pouvoir lui assurer une véritable existence. Le garçon survole son enfance qui lui est arrachée, par la pauvreté, la violence, les responsabilités qu'il doit prendre. Version Slumdog Millionaire libanais, dans un contexte où l'on marie les jeunes filles à onze ans, où l'on trafique des médicaments stupéfiants pour pouvoir se nourrir et où l'on cache son nourrisson pour lui permettre de vivre, l'enfance n'est qu'un luxe. Survivre est la seule raison de vivre.

Nadine Labaki tire un fil avec justesse : elle trace le long voyage de son personnage qui s'enfuit de chez lui lorsqu'il apprend que sa soeur Sahar sera mariée à un « fils de chien ». Zain atterrit chez Rihal, jeune maman éthiopienne menacée d'expulsion. Il s'occupe de Yonas qui apprend tout juste à marcher. Mais les premiers pas du bébé rejoignent vite le chemin de son grand frère adoptif. Quand Rihal disparait, les deux enfants sont livrés à un combat quotidien dans les bidonvilles : celui de ne pas lâcher prise. Trouver à manger, de quoi se laver, boire, les principaux critères de survie apparaissent dans un fond de poussière, sous le vacarme de la ville qui crie son désespoir sourdement.

Leur histoire est menée avec justesse, alternant entre les longs silences impuissants et un rythme plus accéléré, qui va creuser dans l'émotion du spectateur. Se rapprochant d'un style documentaire, le film a pour but de tracer le portrait intriguant de cet enfant et de son pays qu'il répugne. À l'aide d'insultes à répétition, d'une hargne qu'il ne lâche pas, Zain se crée un bouclier tenace qui le rend invincible face aux hauts murs qui l'entourent. Nadine Labaki arrive de plus à faire naître chez ce petit être colérique une humanité fragile qui déborde de son grand coeur. L'étincelle d'innocence qui illumine furtivement son regard fait sourire mais la maturité du personnage effraie. La scène finale rend Zain le juge de la condition de vie de son pays: « Arrêtez de faire des enfants » dit-il, « ils finiront comme moi ».

Et finir comme lui, c'est se battre pour un monde qui n'a plus de prix.



Gaumont Distribution

« AYKA»
DÉSESPOIR À TOUS LES ÉTAGES

Sergey Dvortsevoy signe avec Ayka son premier film en compétition, dix ans après avoir remporté le prix «Un certain regard» avec Tulpan. Samal Yeslyamova remporte le prix d'interprétation féminine pour ce film.

Baptiste Thevelein

Ayka est une réfugiée Kirghize. Arrivée à Moscou, elle accouche et abandonne son enfant, puis emprunte de l'argent, qu'elle doit rendre rapidement, mais elle n'y arrive pas. Alors elle tente de survivre. Le film est une lente fuite, répétée encore et encore.

Entre un mauvais film des frères Dardenne et un documentaire suivant le parcours de réfugiés en Russie, le long-métrage peine à convaincre. Au-delà du fait que la moitié de la salle s'est endormie pendant un tiers de la séance, rien n'accroche, rien ne prend, rien ne touche. On comprend les intentions du metteur-en-scène, on est parfois pris par l'interprétation de l'actrice principale, mais tout retombe aussi vite.

À l'issue de la projection, une interrogation demeure : pourquoi avoir fait de ce qui aurait pu être un documentaire fascinant, une fiction d'acharnement sans vraiment de relief ?



ARP Sélection

« COLD WAR»
UNE PASSION MONOCHROME

En sélection officielle, le réalisateur polonais Pawel Pawlikowski a posé ses valises sur la Croisette… et remporté le prix de la mise en scène, pour Zimna Wojna (Cold War), son nouveau long-métrage à la splendide photographie noir et blanc. Un amour vrai et impossible en Pologne durant la Guerre froide. Sublime.

Diane Lestage

La structure narrative de Cold War pourrait dérouter certains spectateurs. Pawel Pawlikowski construit le montage de son long-métrage en quinze ans d'ellipses. Les autres sauront se laisser aller dans la dramaturgie du cinéaste et apprécier ces fragments d'amour absolu. Si ce n'est pas le cas, ils apprécieront sûrement le voyage photographique monochrome dans les années 1950 où nous sommes transportés de la Pologne stalinienne au Paris des années bohème avant de nous ramener sur les terres des deux protagonistes. Les enchaînements de plans en noir et blanc et la rigueur visuelle du réalisateur frôlent le sublime. A travers ce décor, il nous plonge dans une fresque romantique entre un musicien qui crée une comédie musicale sur les chants traditionnels des montagnes polonaises et une jeune chanteuse arrogante et parricide. Le cinéaste parvient dans l'écriture de ses deux personnages et de leur dialogue à donner un ton comique à cette histoire tragique.

Zula, incarnée par la magnétique Joanna Kulig, est une jeune fille passionnée qui tombe instantanément sous le charme de ce musicien plus âgé qu'elle. Très confiante en ses capacités de séduction, son personnage paraît antipathique au début du film. Cette femme forte va se révéler plus fragile qu'elle n'y paraît tout en agissant avec spontanéité. Le tourment de sa vie va être de ne pas pouvoir vivre son histoire d'amour avec Wiktor, qu'elle réussit pourtant à séduire alors qu'il n'était pas seul. Le régime qui s'approprie la troupe de chanteurs formée par le compositeur et empêche ensuite Zula de quitter le pays. La charismatique et subtile Joanna Kulig illumine les scènes par sa présence et sa justesse. Elle mérite grandement le prix d'interprétation féminin (pour l'instant). Wiktor à l'inverse semble d'un tempérament plus calme. Le compositeur va fuir la Pologne et le régime de l'est pour la France libre et bohème de l'après-guerre où il côtoie les artistes et intellectuels français. Chacun des deux gagne en ampleur durant le film, se battant pour l'être aimé. Pawel Pawlikowski peint finalement une merveilleuse passion amoureuse et politique contrariée par la Guerre froide, un amour vrai et puissant. Ces deux amants maudits s'inscrivent dans la veine des plus belles histoires de la mythologie, de Tristan et Iseut à Roméo et Juliette. ■



Diaphana

UN AN AVEC MARLÈNE SCHIAPPA : QUEL BILAN ?

Figure médiatique, porteuse de la « grande cause nationale du quinquennat », Marlène Schiappa n'est pourtant que secrétaire d'État. Le moment pour tirer un bilan de ses actions, à l'occasion de la sortie de son nouveau livre et un peu plus d'un an après sa nomination.

Lara Baranowski

Marlène Schiappa est née en 1982 à Paris d'un père militant de la libre-pensée, spécialiste de Gracchus Babeuf, grande figure révolutionnaire, et d'une mère chef d'établissement scolaire dans le second degré, ancienne militante politique et syndicale. Marlène Schiappa aura donc une jeunesse pour le moins politisée même si sa carrière proprement dite ne démarrera que sur le tard, si on excepte une vague tentative en 2001 lors de l'élection municipale à Paris sur une liste associative.

Mère à 23 ans, celle qui s'est déjà construit une jolie réputation grâce à son blog et son réseau de mère actives « Maman travaille » fondé en 2008, est approchée en 2014 par le maire socialiste du Mans et devient son adjointe à l'égalité ainsi que « conseillère communautaire à l'attractivité économique ». Ce n'est qu'en 2016, qu'elle rencontre Emmanuel Macron, qui n'est alors pas encore candidat à la présidentielle.

Une nomination qui crée des remous

Premier constat au moment de sa nomination : Marlène Schiappa n'est pas ministre, mais secrétaire d'État. Une déception pour certain·e·s. Pendant sa campagne, Emmanuel Macron avait annoncé la création d'un « ministère plein et entier » des Droits des femmes, promesse qu'il n'a pas tenue. Ce qui signifie deux fois moins de moyens humains et financier.

Et dès son entrée en poste, les convictions féministes de la nouvelle secrétaire d'État sont l'objet de débats et de polémiques. Lorsque son nom est annoncé au sein du gouvernement, un ancien livre refait surface : Osez l'amour des rondes, publié en 2010. Prétextant décomplexer les rondes et lutter contre la grossophobie, l'ouvrage choque jusque dans les milieux féministes qui le qualifient de « vulgaire » et lui reprochent les clichés qui y sont véhiculés : « les femmes rondes sont sensuelles et attirent le mâle en rût », « en public on mangera une sucette pour rappeler l'aspect phallique du geste, mais pas un sandwich ».

Une forte occupation médiatique

Malgré le fait qu'elle ne soit pas ministre, Marlène Schiappa occupe une place importante au sein de l'espace médiatique. Elle a joué la pièce féministe d'Eve Ensler Les Monologues du vagin au côté des anciennes ministres Roselyne Bachelot et Myriam El Khomri le 7 mars dernier, sur les planches du théâtre Bobino.

Elle est également apparue à plusieurs reprises sur le site Madmoizelle.com, site féministe très populaire chez la jeunesse française et particulièrement les adolescentes, pour raconter son parcours ou expliquer comment le sexisme en politique l'a contrainte à s'attacher les cheveux en séance parlementaire pour ne plus subir de remarques sur son apparence physique.

Début mars 2018, elle a également fait la une de Paris Match, aux côtés de « son époux Cédric ». À l'occasion de la journée des droits des femmes, elle est aussi apparue sur le plateau de l'émission Touche pas à mon poste, et a félicité le présentateur Cyril Hanouna pour sa « maîtrise de l'émission ». « Beaucoup



Marlène Schiappa et son mari. © Paris Match

d'annonces et de coups de communication, mais peu de moyens déployés », selon Pauline Spinazze, d'Osez le féminisme, dans un entretien avec RTL Girls.

Mais l'attitude de la secrétaire d'État ne déplaît pas à sa prédécesseure Laurence Rossignol. Même si elle est en désaccord sur certaines de ses prises de positions, comme son soutien à Nicolas Hulot et à Gérald Darmanin. « Elle est active, audible, porte le sujet. Et c'est important, car c'est aussi un ministère de la parole », a-t-elle raconté au journal Libération

Des erreurs de communication

Cependant, l'année de la secrétaire d'État n'a pas été un long fleuve tranquille. En juin dernier, alors que le quartier de la Porte de la Chapelle à Paris était décrit comme dangereux pour les femmes, à cause du harcèlement de rue, Marlène Schiappa a posté sur Twitter des photos d'elle s'y baladant. Le post était accompagné du message suivant : « Les lois de la République protègent les femmes, à toute heure et en tout lieu ». Le tweet a été supprimé rapidement, car Marlène Schiappa s'était exprimée avant même d'avoir rencontré les associations féministes travaillant sur le harcèlement de rue.

En janvier dernier, elle a également été critiquée pour avoir réagi aux propos de l'avocat de Jonathann Daval, après que celui-ci a reconnu avoir tué sa femme. Marlène Schiappa avait qualifié de « scandaleux » les propos de Maître Schwerdoffer, qui assurait qu'il y avait « deux victimes dans cette affaire ». Christophe Castaner, délégué général LREM, avait rappelé Schiappa à l'ordre en affirmant qu' « un Ministre n'a pas à commenter une affaire judiciaire en cours ».

Plus récemment, la secrétaire d'État s'est fait à nouveau remarquer sur Twitter en fustigeant la linguistique de l'événement « La Fête à Macron », début mai 2018, assurant que la formulation « la Fête de Macron eut (sic) été plus correct ». Une linguiste a répondu à la secrétaire d'État : « Deux contresens. 1) Il y a une différence de sens importante entre "la fête de Macron" et "faire la fête à Macron", le 2e est l'antiphrase ironique du 1er. 2) Une tournure populaire n'est pas une "langue française dégradée". On appelle ça l'usage », lance-t-elle dans un premier tweet, avant de se référer au dictionnaire Trésor de la langue française, et de conclure « Par ailleurs, quitte à se prendre pour une pimbêche de la langue française, il manque un accent circonflexe à "eût été" (pour différencier le passé antérieur et le conditionnel passé). À ce jeu là @MarleneSchiappa on se fait toujours doubler... ».

Une volonté d'agir malgré le manque de budget

Le 4 octobre dernier, Marlène Schiappa et Édouard Philippe ont lancé le « Tour de France de l'égalité ».

Le projet vise à organiser des consultations civiques à travers le territoire français, organisées par les représentantes locales du gouvernement. Ce dernier a déclaré poursuivre un double objectif :

-Recueillir la parole des femmes et des hommes sur l'égalité au quotidien

- Faire émerger et partager les bonnes pratiques

Cette initiative a permis d'ouvrir des lieux de dialogues et de rencontres, et s'est achevée le 8 mars dernier.

« 0,006% du budget global de l'État »

Le 25 novembre 2017, jour de la lutte contre les violences faites aux femmes, Emmanuel Macron annonce que la lutte pour l'égalité entre les femmes et les hommes sera la « grande cause nationale ». Après avoir fait observer une minute de silence pour les 123 femmes tuées par leur conjoint ou ex-conjoint en 2016, le chef de l'État a détaillé un plan organisé autour de trois grands axes :

- L'éducation et le combat culturel en faveur de l'égalité ;

- Un meilleur accompagnement des victimes ;

- Un renforcement de l'arsenal répressif.

Or, selon un rapport du Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes, le budget pour les droits des femmes était de 29,6 millions en 2016 soit 0,006 % du budget global de l'État. De nombreuses associations féministes, et des personnalités comme Caroline de Haas, ont réclamé davantage d'aide financière, prenant en exemple l'Espagne. Le pays avait investi 1 milliard d'euros dans la lutte contre les inégalités femme-homme.

Par ailleurs, l'un des projets de loi emblématiques du secrétariat d'État de Schiappa était aussi la verbalisation du harcèlement de rue, un volet du projet de loi contre les violences sexistes et sexuelles. Appuyée par le Ministre de l'Intérieur Gérard Collomb, Marlène Schiappa a déclaré que suite à l'application de la loi, tout individu pris en flagrant délit d'outrage sexiste pourra être condamné à une amende de 90 à 750 euros. Des mesures que Schiappa qualifient de « valeur d'exemple et valeur pédagogique », au sein « d'un combat culturel ». La verbalisation du harcèlement de rue sera une des missions principales des policiers et policières de la sécurité du quotidien. Pour prévenir la récidive, les harceleurs seront également envoyés en stage de sensibilisation, financés par leurs propres moyens.

La loi sur les violences sexistes et sexuelles est en débat actuellement à l'Assemblée Nationale, et prévoit en outre d'allonger le délai de prescription de 20 à 30 ans en cas d'agression sexuelle sur mineur, et de condamner le cyberharcèlement en groupe. L'article 2 de cette loi a suscité une vive polémique. Il prévoyait initialement la qualification en viol de tout acte sexuel avec un mineur de moins de quinze ans, avant d'être réécrit pour éviter tout caractère inconstitutionnel. Si le viol n'est pas établi, une pénétration sur un mineur par un majeur pourra être requalifiée en « atteinte sexuelle », le texte prévoyant d'alourdir les peines pour ce type de délit, de cinq à dix ans d'emprisonnement, contre 20 ans pour un viol.

Les critiques de la part des milieux féministes

Alors que Laurence Rossignol recevait les associations féministes tous les mois, Marlène Schiappa organise davantage de rencontres avec des jeunes femmes entrepreuneures et des femmes d'affaires. Les associations se plaignent d'un lien rompu et d'un secrétariat d'Etat les considérant comme désuètes.

De nombreuses féministes ont également réprouvé le soutien indéniable qu'a apporté Marlène Schiappa aux Ministres Nicolas Hulot et Gérald Darmanin, accusés d'agression sexuelle ou d'abus de faiblesse, et lui ont reproché de mettre en doute la parole des victimes sans aucune compassion.

Plus récemment, Marlène Schiappa s'est retrouvée au cœur de deux polémiques : l'article 2 du projet de loi contre les violences sexistes et sexuelles, et ses propos sur une représentante de l'UNEF portant le voile.

La réécriture de l'article 2 a été critiquée par de nombreuses associations de protection de l'enfance, qui craignent un renvoi en correctionnel des accusations de viol sur mineur. « La rédaction intermédiaire est un net recul », a dénoncé Emmanuelle Piet, présidente du Collectif féministe contre le viol. Au contraire, la Ministre de la Justice Nicole Belloubet a défendu l'article de loi : « les poursuites de viols seront facilitées en précisant les notions de contrainte morale et de surprise (...) C'est uniquement quand la qualification de viol ne pourra pas être retenue » que s'appliquera la peine aggravée d'atteinte sexuelle avec pénétration.

Autre polémique récente, dans un reportage diffusé sur M6 le 12 mai dernier, une représentante de l'UNEF s'est exprimée, le visage encadré par un hijab. Le débat sur la laïcité a été relancé, et Marlène Schiappa a déclaré quelques jours plus tard sur France Inter que le port du voile était effectivement autorisé pour les étudiantes, mais qu'elle était « interpellée » par ce choix, et en a déduit que l'étudiante était porteuse d'un « islam politique ».

Un nouveau livre qui ne passe pas inaperçu

C'est aussi le dernier ouvrage de Marlène Schiappa qui n'a pas fini de faire du bruit, et pas toujours en bien. Si souvent éloignées de vous : lettres à mes filles, aurait été écrit pour les filles de la secrétaire d'Etat lors de ses nombreux déplacements.

Cependant, à peine publié, les critiques vont déjà bon train. Tout d'abord, son service de presse a invité les journalistes accrédités inscrits dans son fichier, à une dédicace pour la sortie de son livre « purement personnel ». Or, comme le rappelle le courrier de l'Association Anticor, en mai 2017 la méthode affichée du travail de ce gouvernement était ainsi rédigée : « l'organisation de l'action gouvernementale doit [...] répondre à une triple exigence d'exemplarité, de collégialité et d'efficacité. » Selon l'article 1 de ce document, « il convient de limiter l'usage des deniers publics au strict accomplissement de la mission ministérielle en ne tirant pas profit de ses fonctions pour soi-même ou pour ses proches ». L'Association a donc saisi le Premier ministre et la CNIL sur cette façon de faire, et le cabinet de la secrétaire d'état a reconnu « une maladresse qui ne se reproduira pas ».

Mais c'est aussi un article critique de L'Obs, écrit par Barbara Krief, qui s'est fait remarquer. D'après la journaliste, les « courbettes s'enchaînent tout au long du livre », et la plus maladroite serait celle adressée à Brigitte Macron : la « bienveillance, la gentillesse, l'engagement et la classe naturelle, ses allusions artistiques, son humour ravageur et son sourire irrésistible de 'l'éternel féminin' ».

Le problème de l'expression de l'« Éternel féminin » ? C'est que c'est une expression éculée qui définit la femme uniquement à travers le désir qu'elle suscite chez l'homme.

La journaliste porte un regard critique également sur l'éducation que Marlène Schiappa prétend apporter à ses filles : « Moi, j'ai pris la forme de manucure de ma tante Martine [...], le parfum de ma grand-mère Andrée, les gestes tendres de mon arrière-grand-mère Mina [...], la brosse pour se laver le visage de ma première belle-mère, la façon de ma mère de préparer le dîner [...], et sans doute beaucoup trop de choses de mon père pour une femme » écrit Marlene Schiappa dans son livre.

> « On en parle avec Maman quand on en a nos règles »

« Qu'il est pénible de lire cette tirade en 2018, commente Barbara Krief. Pourquoi ne pas plutôt évoquer le goût de la lecture d'une tante, la passion des voyages d'une grand-mère ou encore le don du bricolage d'une belle-mère. On s'étonne aussi de l'insistance avec laquelle la secrétaire d'État évoque la blondeur et la minceur de sa fille aînée aux 'jambes longues et fines', qui pourrait 'être mannequin', tandis que la plus jeune a 'les bras pleins de pulpe'. » Ensuite, la secrétaire d'État explique certaines techniques de séduction à ses filles, techniques pour séduire qui ? Les hommes, bien sûr. Avant de leur assurer qu'il est nécessaire d'avoir des enfants quand on est une femme pour être heureuse.

« On en parle à maman quand on a nos règles », figure parmi les "règles" qu'elle fait « répéter chaque semaine » à ses filles. Un problème quand on sait encore le tabou que demeurent les règles à travers le monde.
La personnalité et les actions de la secrétaire d'État n'aura pas fini de faire débat, considérée par certain·e·s comme une femme politique juste, par d'autres comme une militante féministe qui ne correspond pas à la fonction. Au sein de l'association féministe de l'IEP de Bordeaux, l'opinion d'une adhérente fut tranchante : « C'est juste une bloggueuse life-style à qui on a donné beauuucoup trop de force ».

Actualité

REMBOBINONS - LETTA MBULU, L'ÉLECTRON LIBRE

Il y a aujourd'hui plus de dix ans, Letta Mbulu signait son dernier album en date, Culani Nami. L'artiste sud-africaine clôturait ainsi une œuvre ouverte sur le monde à la croisée des genres. Ainsi, au fil des années, Letta Mbulu marque la culture soul de sa voix habitée.

Louise Solal



Une enfance déchirée

Née à Soweto, en 1947, Letta Mbulu s'accomplit très vite comme chanteuse. En effet, adolescente, elle tourne avec King Kong, fameuse comédie musicale sud-africaine. La chanteuse se laisse ainsi portée par cette audacieuse troupe, défiant, à sa façon, le régime en place. Assurément, King Kong était le fruit vitaminé d'une des rares collaborations entre Noirs et Blancs, que l'Apartheid séparait.

Bientôt, en 1965, Letta Mbulu quitte son pays d'origine, tiraillé par la ségrégation raciale et peu porté par la scène musicale. Elle part alors s'installer aux États-Unis. Déracinée, Letta Mbulu s'empare pourtant assez vite d'un nouveau terrain de jeu : New-York et sa scène jazz prolifique.

Une artiste repérée

David Axelrod, musicien mais aussi fameux producteur notamment du saxophoniste, Cannonball Aderley, remarque la jeune chanteuse. Elle enregistre alors deux albums sur la prestigieuse maison d'édition de disques, Capitol. Free Soul, paru en 1968, détonne. Tantôt en anglais, tantôt dans sa langue maternelle, Letta Mbulu exhibe, non sans finesse, sa voix franche et sensuelle. Porté notamment par la bassiste Carol Kaye, l'instrumental est un joyeux mélange entre rythmes jazz et percussions africaines traditionnelles. Dans le titre « Mahlalela », Letta Mbulu module sa voix avec subtilité, suscitant ainsi une sorte de décharge émotionnelle.

Voix libérée

Par la suite, Letta Mbulu collabore avec d'autres prestigieuses maisons de disque comme Columbia. Vite reconnue par le grand public et la critique, elle travaille notamment avec son mari rencontré en Afrique du Sud, Caiphus Semenya. Ils sortent ensemble There's Music In The Air ou encore Sweet Juju. La chanson « Down by The River » vogue au gré de la voix limpide de Letta Mbulu. Ainsi, la chanteuse envoûte ses auditeurs, avec des arrangements léchés, diffusant une sensation de chaleur inédite. La prestance sensuelle de l'artiste invite ainsi, à sa manière, les auditeurs à se déhancher.

En somme, au fil de son œuvre, Letta Mbulu dévoile un phrasé expressif dans des structures variées, allant de la ballade pop à des formes jazz plus libres. Libre, légère et chatoyante, la voix de Letta Mbulu est à la fois sauvage et sophistiquée. Férue de collaboration, l'artiste propose une œuvre organique à la frontière de plusieurs influences. Par sa voix travaillée, Letta Mbulu raconte son histoire (musicale) avec passion mais résilience.

« ADDA / RENDEZ-VOUS » : RÉTROSPECTIVE FRANÇAISE DE SUBODH GUPTA À LA MONNAIE DE PARIS

Du 13 mai au 26 août 2018, le 11 quai de Conti accueille les installations de l'artiste plasticien indien Subodh Gupta.

Romane Guéchot

Dès l'entrée, dans la Cour d'Honneur, le visiteur est surpris par le People Tree, l'arbre géant conçu spécialement pour être présenté à la Monnaie de Paris. Fruit d'un assemblage d'ustensiles de cuisine en acier inoxydable, l'arbre à taille réelle donne un premier aperçu de l'exposition et plus globalement de l'œuvre de Subodh Gupta.

L'exposition se divise en six parties et restitue, à travers seulement trente œuvres, la vaste palette de l'artiste plasticien. Pas seulement plasticien, Subodh Gupta est également photographe, sculpteur, peintre et performeur : une pluralité de formes que le parcours n'oublie pas de souligner. Toutefois, à l'image de l'usage d'ustensiles de cuisine et du quotidien, certaines techniques apparaissent plus représentatives du travail de l'artiste. Autant cuisinier que sculpteur, Gupta met ici la vaisselle indienne à l'honneur en assemblant et juxtaposant les ustensiles pour former d'immenses sculptures. Il en profite pour nous faire découvrir les possibilités de son matériau de prédilection, l'acier inoxydable.

Du ready-made au gigantesque et emblématique Very Angry God qui l'a rendu célèbre, la fascination de Subodh Gupta pour la rutilance de l'acier et son exploration du matériau ne peut pas nous échapper.

L'alimentation est au cœur de l'œuvre de Subodh Gupta : il empile des boîtes à repas vides (les « tiffin dabba » indiennes), dépose de la pâte enfarinée sur une table en bois, filme la préparation des aliments et organise des performances mettant en scène l'ingestion de ces aliments. Plus qu'une critique de la société de consommation c'est véritablement un jeu entre le vide et le plein et entre le contenant et le contenu que Gupta veut présenter à son public.

Le mélange des thèmes du quotidien et du déplacement est un autre axe majeur de son œuvre. Two Cows, deux vélos positionnés l'un sur l'autre contre un mur et équipés de pots à lait, figurent la distribution quotidienne de lait à bicyclette. Mais le déplacement va plus loin chez l'artiste puisqu'il évoque surtout pour lui l'exode et la migration. C'est ce que montrent les bagages d'une part et l'immense sculpture Jal Mein Khmbh, Kumbh Mein Jal Hai (l'eau est dans le pot et le pot est dans l'eau). Cette grande barque en bois à laquelle sont accrochés des pots qui figurent le corps humain pour les soufis, vient symboliser la migration et le passage vers l'au-delà.

Par la vaisselle et les objets courants en Inde, l'artiste parvient à transfigurer en images et en sensations les histoires de communautés. Adda / Rendez-vous à la Monnaie de Paris pour découvrir celui qui se place en parrain de l'art contemporain indien.









Art

LA DÉRIVE AUTORITAIRE DE LA CHINE : ENTRE RÉALITÉ ET SCIENCE-FICTION

Ces derniers mois, un vocabulaire inquiétant a fleuri dans les médias pour qualifier le régime actuel en Chine. Une dérive autoritaire qui rappelle que du réel à la science-fiction, il n'y a parfois qu'un pas.

Charlène Ponzo

Dérive autoritaire, dictature, autoritarisme. Quel vocabulaire employer pour désigner ce qu'est en train de devenir la République Populaire de Chine (RPC) ? La langue a ses limites et devient une barrière. On ne désigne ce qu'est la RPC qu'en utilisant des termes imprécis et sans jamais la définir vraiment. Une chose est certaine, sous couvert de démocratie et de République, c'est une toute nouvelle forme de gouvernance, où libéralisme et autoritarisme vont de pair, qui s'est mise en place dans l'Empire du milieu. Du jamais vu avant le XXIe siècle. Les mesures prises pour faire pression sur le peuple se multiplient mais l'économie du pays se porte bien. Définir ce qu'elle est à ce jour reste compliqué mais il y a les faits. Et dans les faits, Xi Jinping prend des mesures qui rapprochent chaque jour son pays un peu plus de la science-fiction.

Chine : dictature old school

Avant même de passer du côté obscur de la SF, Xi Jinping a installé au fil des ans une forme de dictature par le biais de mesures très basiques. On retrouve tous les poncifs de la dictature old school : le culte de la personnalité pour le chef du gouvernement, un rejet des minorités, un parti unique, une forme de censure, le muselage de l'opposition, etc. Elle est en ce sens une dictature conservatrice qui tente de maintenir la stabilité politique du pays en empêchant les grandes avancées sociales.

Propagande, mon amour

Vous n'aurez certainement pas manqué cette nouvelle : récemment le numéro un chinois a pris ses aises en modifiant légèrement la constitution du pays. Une modification qui lui ouvre les portes d'une présidence à vie et qui se fête à Pékin et ailleurs par le visionnage d'un film en l'honneur de Tonton Xi. En mars dernier sortait dans les salles Trop fort mon pays. Un documentaire vouant les mérites de la Chine et un culte certain au premier secrétaire du Parti Communiste Chinois (PCC)

L'époque de la propagande est donc loin d'être révolue et c'est à grands coups de places gratuites et de séances organisées par les entreprises chinoises que se sont remplies les salles au moment de la sortie du documentaire. Un film qu'il était évidemment fortement conseillé d'aller voir au risque de passer pour un opposant au régime. Classique.

Tonton Xi

Mais que serait la propagande sans son grand héros ? Sans semi-dieu à vénérer ? Les Chinois fortement invités à aimer Tonton Xi de tout leur cœur ont vu leur grand chef égaler le non moins grand Mao. Quelques mois seulement avant d'être qualifié de « président à vie » par tous les médias occidentaux, Xi Jinping avait en effet fait inscrire son nom dans la charte du PCC. Une première depuis le Grand timonier qui, lui, y avait été inscrit à titre posthume. Une évocation de « la pensée Xi Jinping du socialisme chinois de la nouvelle ère » laisse augurer que la Chine devrait poursuivre dans la voie qu'elle est en train de prendre. Celle à la fois de la répression sociale et de l'ouverture économique.

Le vote à l'unanimité de l'inscription de Xi Jinping dans la charte du PCC s'accompagne d'une censure de l'opposition et de toute critique envers ce dernier. C'est ainsi que l'an passé, Pékin avait censuré Winnie l'Ourson. Un grand personnage de la littérature enfantine qui au premier abord paraît inoffensif mais qui, lorsqu'il est apparenté au grand chef prend un visage tout autre. Le visage de la satire que Pékin n'apprécie guère. Une façon de museler la critique et le ton ironique des internautes qui tourne en dérision l'indéboulonnable Tonton Xi.

Un contrôle religieux douteux

Dans une Chine fortement fracturée par des pratiques religieuses diverses, une politique de contrôle est de mise. Si les religions traditionnelles chinoises (taoïsme et culte des dieux et des ancêtres) sont très largement représentées, une méfiance persiste envers des minorités toujours plus surveillées.

Dans un élan opportuniste, Pékin use comme prétexte le terrorisme pour accentuer le contrôle des religions depuis février. Le but est donc de « renforcer la sécurité nationale » pour le gouvernement chinois qui interdit désormais les virements provenant de l'étranger dépassant les 100 000¥ (15 000€). Également dans la ligne de mire du gouvernement : le voile intégral et la barbe qui sont considérés comme anormaux et donc interdits. Un contrôle qui sous couvert de sécurité permet de renforcer une surveillance qui semble se généraliser de manière assez inquiétante.

La SF s'en mêle

Voilà quelques points qui font du gouvernement chinois un gouvernement autoritaire peu original. Mais c'était sans compter l'amour de Pékin pour les nouvelles technologies et le « progrès » qui, quand il s'agit d'aider au contrôle et au maintien de la stabilité politique et sociale, sont les plus performants.

Chine, le laboratoire de Black Mirror
Récemment la Chine est passée du côté obscur du contrôle dépassant tout ce que l'homme avait déjà envisagé. Enfin presque. L'épisode 1 de la saison 3 de Black Mirror nommé Nosedive évoque en effet l'éventualité d'instiguer une notation sociale. Une note passant par les réseaux sociaux toujours plus intrusifs qui finit par porter préjudice à la protagoniste de cet épisode glaçant, comme toujours avec Black Mirror. Malgré le côté effrayant de la chose, Pékin n'a pas hésité à mettre en place ce nouveau système qui pourrait bien accentuer les inégalités et créer une élite toute puissante dans l'Empire du Milieu.

Testé depuis quelques années déjà, ce système prendra pleinement forme en 2020 et regroupera des données provenant de toutes parts de la société pour attribuer à chacun une note, un crédit social. Ce dernier, s'il atteste que vous êtes un bon citoyen, respectueux d'autrui, qui règle ses factures, etc., sera élevé et vous permettra de garder une certaine liberté. Si au contraire vous êtes jugé mauvais citoyen, vos droits vont en pâtir. Pour un mauvais respect des règles dans les transports en commun vous pourrez voir leur accès vous être interdit par exemple. Une suppression de la liberté de circuler effrayante autant qu'attendue dans une société chinoise toujours plus répressive.

Big Data, un enjeu nouveau

S'il y a un bien un enjeu important pour la décennie 2010, c'est le Big Data. On a d'ailleurs vu les œuvres de science-fiction sur le Big Data se multiplier depuis les années 1990. Une crainte bien fondée pour l'humanité qui aujourd'hui fait face aux progrès technologiques et au Big Data comme l'avaient prédit ces œuvres d'anticipation. Le rôle des données dans notre présent et notre futur, le gouvernement chinois l'a encore une fois bien compris. C'est en février que l'information a surgi pour la première fois et elle inquiète d'autant plus que c'est une entreprise née dans une démocratie qui aide au contrôle des données de la population chinoise. Sans grande surprise c'est encore une fois le géant de l'électronique Apple qui vient en aide au gouvernement chinois.

Pour sauver ses intérêts commerciaux en Chine, l'entreprise américaine a en effet confié la gestion de l'Icloud en Chine à la société Guizhou-Cloud Big Data, directement financée par le gouvernement. Le réel dépasse la fiction et fait imaginer un futur peu enviable où les données, photographies et goûts personnels sont devenus des marchandises que les entreprises et les États s'échangent pour respectivement mieux cibler la clientèle et mieux contrôler les masses sous prétexte de cybersécurité.

Xi is watching you

1984 de George Orwell est un des classiques de la science-fiction et il ne cesse d'inspirer les auteurs, réalisateurs, etc., mais également le réel. En Chine Big Brother a trouvé sa place. C'est une des nouvelles mesures entrée en vigueur en Chine et alliée à la mesure sur le crédit social. Elle pourrait modifier en profondeur le mode de vie de la population chinoise. Vous ne rêvez pas, ce n'est pas de la science-fiction cette fois-ci. En Chine les caméras de surveillance à reconnaissance faciale se multiplient depuis février. Ces caméras intelligentes sont un nouvel outil pour veiller à la bonne tenue des concitoyens chinois.

Traverser la route en dehors d'un passage piéton, par exemple, est vu comme une incivilité et mérite amende. Rien de bien méchant pour le moment mais cette nouveauté n'en est pas moins inquiétante. Appliqué à d'autres domaines que celui du respect du code de la route, ce moyen de surveillance pourrait s'avérer dangereux dans le pays de Xi Jinping où le droit à l'intimité et au respect de la vie privée est déjà largement bafoué.

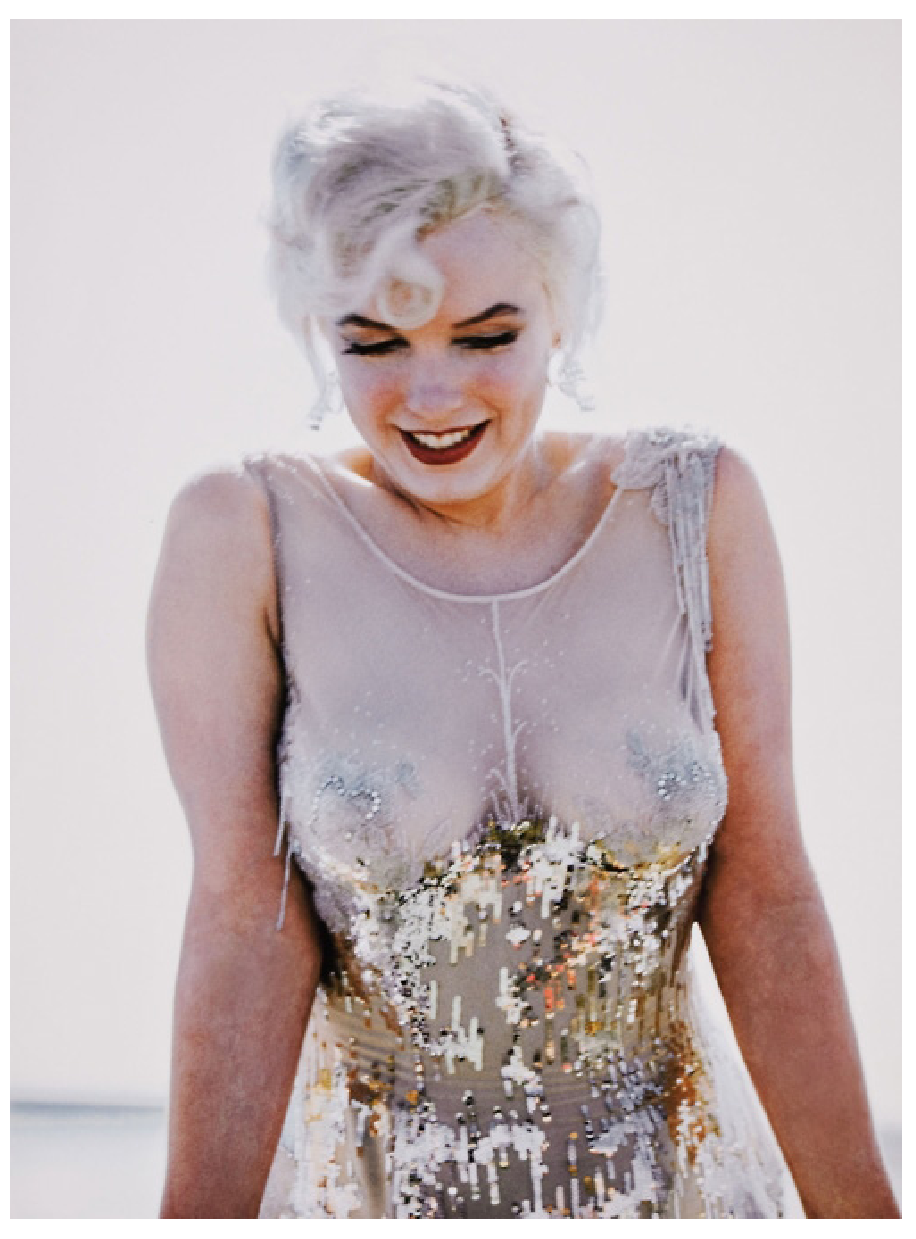
Un constat inquiétant pour l'avenir de la Chine et plus globalement pour l'avenir de nos sociétés. Les outils technologiques utilisés à des fins de contrôle des masses effraient mais ne surprennent plus. La science-fiction nous a peut-être déjà trop préparés. Et pourtant cette dernière semble en retard sur certains sujets et le réel la devance parfois. Et ce n'est pas pour nous rassurer. ■



Propaganda - ©Greg Baker, AFP

MARILYN MONROE, LA SEXUALITÉ DES ANNÉES 50

Romane Segui



Marilyn Monroe dans une robe transparente

Hollywood, un monde à part qui éclôt au début du XIXème siècle et qui ne cesse de s'entremêler aux moeurs des étasuniennes de l'époque. Studio-système, Star-system, Bureau de Censure, la production de films hollywoodiens bascule d'un état à son opposé, revendique puis tait, et cela à l'image d'un public tout aussi interchangeant. Mais certaines périodes subissent une analyse sociale et deviennent de véritables révélations.

Pin-up ou Playmate ?

A Hollywood, la femme peut bien jouer un rôle, incarner des valeurs et des états d'esprits. Mais elle reste bien cantonnée à une typologie d'acteurs qui ne se réfère qu'à son physique, ce qui démontre bien où le regard masculin se situe. Parmi elles, on retrouvera la «rousse technicolor» , la» brune piquante» , la «blonde hitchockienne» et la «blonde hollywoodienne» très vite incarnée par Marilyn Monroe. Cette dernière devient en effet l'archétype de la «pin-up» dès ses débuts et cela influencera par la suite le regard porté sur son corps et son jeu, à la fois du public et de la caméra. Alors qu'une certaine tension sexuelle s'émane de toutes les grandes stars hollywoodiennes de l'époque, chez Marilyn, c'est très explicite. Son personnage est réduit à l'exhibition pour un regard masculin, passant de secrétaire à comédienne : des rôles qui la propulse sur le devant de l'écran pour son physique et non pour son talent. Le but est de faire voir Marilyn comme un objet sexuel que l'on attend impatiemment dans chacun de ses films. La mise en scène joue avec le désir du spectateur et attise son appétit : une bretelle qui tombe, une robe transparente, un reflet de miroir, tout est mis en place pour introduire ce personnage qui symbolise tout un fantasme social.

Richard Dyer étudie le personnage qu'incarne Marilyn Monroe toute sa vie et affirme qu'elle est un point de repère qui permet de comprendre les gens et la sexualité. Son personnage est entré dans l'intimité du public et son nom est omniprésent dans les discours sur la sexualité. Le sexe dans les années 50 aux Etats-Unis est un élément crucial de la vie des Américains. Les rapports Kinsey sortis entre 1948 et 1953 sont très médiatisés et donnent une nouvelle image de la sexualité qui va fortement influencer les américains. S'ajoute à ce premier retentissement les grandes publications autour de la sexualité, notamment avec les magazines Playboy qui vont connaitre un énorme succès. Finalement, les années 50 ouvrent sur l'ère du cinéma pornographique qui explosera dans les années 60 et qui fait disparaitre le cinéma plus familial.

Sex-Symbol au premier degré

Les deux grandes tendances qui vont lier Marilyn Monroe à la sexualité des américains sont les illustrations Playboy et la volonté de comprendre la sexualité féminine. Monroe va symboliser ce mouvement en posant nue pour Playboy en 1953. Elle veut représenter une sexualité sans tabous, naturelle, et simple qu'elle revendiquera en incarnant la définition de la femme Playboy. Dans le discours de Marilyn Monroe, on ne note aucune culpabilité, aucun rejet mais une répartie érotique très naturelle et douce. En vérité, les studios de la Fox forge cette image en lui soufflant quelques phrases et en faisant la promotion de cette image de playmate idéale. Sa vie est extrêmement médiatisée, son mariage, sa visite aux soldats en Corée, tout est mis à nu sur les pages des magazines et alimenté de cette petite touche érotique.

Selon l'analyse de Richard Dyer, la playmate représente la femme désirable des années 50: blanche, hétérosexuelle, blonde. C'est dans un univers colonialiste qu'on développe la préciosité de la blancheur, la femme blanche étant le bien le plus précieux de l'homme blanc. La chevelure on ne peut plus blonde de Monroe rappelle la richesse. Les bijoux et costumes qu'elle porte rappellent cette hystérie autour de la blancheur. Le sociologue s'intéresse aussi de voir comment son image évolue au fil du temps, surtout dans l'opinion féminine. Certaines la voient comme réduite à un objet sexuel, d'autres soulignent sa rébellion contre cet aspect. Marilyn Monroe a eu certaines positions féministes et a voulu fonder sa propre maison de production pour s'émanciper du rôle qu'on lui attribuait. Tout cela bien sûr étouffé par les journalistes et par la médiatisation de son image, qui ne commenteront pas non plus le choc social qu'elle provoqua dans les années 50.

LE FILM CULTE

« LA JETÉE » : PHOTO-ROMAN SUR GRAND ÉCRAN

Chaque mois la rédaction de Maze revient sur un film qui a marqué l'histoire du cinéma. Après les mafieux façon Martin Scorcese avec Casino, le cinéma d'expérimentation français, La Jetée de Chris Marker.

Charlène Ponzo

En 1962, le monde du cinéma était marqué par le décès de la désormais mythique Marilyn Monroe. Mais si l'industrie du cinéma en 1962 avait quelque chose d'autre à nous offrir. Et si cette année précise, Chris Marker avait engendré l'un des films de science-fiction français les plus cultes ? Accrochez-vous, on vous embarque dans un voyage dans le temps devenu intemporel.

Un photographe derrière la caméra

Chris Marker est réalisateur mais l'on sent bien dès les premières minutes de La Jetée qu'il va nous faire vivre un moment de cinéma unique. Également photographe, il use dans ces 28 minutes de pure science-fiction quasiment uniquement de photographies, d'images fixes - à l'exception d'un plan dans lequel l'actrice principale incarnée par Hélène Châtelain cligne des yeux - .

Autoportrait de Chris Marker, 1960
Et pourtant il ne peine aucunement à nous embarquer dans son univers apocalyptique où toute forme de civilisation semble avoir disparue à l'exception de quelques hommes qui se sont retranchés dans les souterrains de Paris. Construit comme un photo-roman, La Jetée nous parle de notre rapport au temps et à la mémoire. Mais il explore aussi et surtout l'obsession que l'on peut développer pour une image désormais devenue souvenir.

Rien ne distingue les souvenirs des autres moments. Ce n'est que plus tard qu'ils se font reconnaître à leurs cicatrices.

Une obsession pour l'image déformée par la mémoire qui semble faire fortement écho aux expériences ressenties par l'artiste qui essaye de créer en partant d'une idée, d'une vision qui lui échappe.

La science-fiction sous la Guerre Froide

Dès les premières secondes du film, le ton est donné. Jean Négroni de sa voix roque énonce ce qui pourrait être en littérature l'incipit de cette fable de science-fiction. Le sujet est planté et dénote d'une crainte réelle de voir un jour survenir une troisième Guerre Mondiale. En ces années 1960, les tensions entre le bloc soviétique et les États-Unis en inquiète plus d'un.

L'année de la sortie du photo-roman de Chris Marker dans les salles, cette crainte est très vive lors de la Crise des missiles à Cuba. Le réalisateur s'inscrit donc dans son époque et dépeint à la fois ses craintes personnelles liées à la vie d'artiste et en même temps celles d'une génération entière. C'est dans un climat de tension permanent, à l'image de la Guerre Froide, que « l'histoire d'un homme marqué par une image d'enfance » nous est contée. Les clichés dans un noir et blanc saturés emprisonne le spectateur dans les souterrains de Chaillot et dans l'apocalypse qui mena à la destruction de Paris devenue inhabitable car radioactive.

Un désordre temporel

Ici, l'Humanité n'est plus. Elle est condamnée. Le seul moyen de liaison avec cette dernière et les moyens de survie est le voyage dans le temps. Les expériences débutent alors sur notre protagoniste prisonnier des hommes des souterrains. On ne saura jamais son nom. Cet adulte marqué par un souvenir d'enfance, cela pourrait être vous, cela pourrait être nous. Il est choisi pour son obsession pour

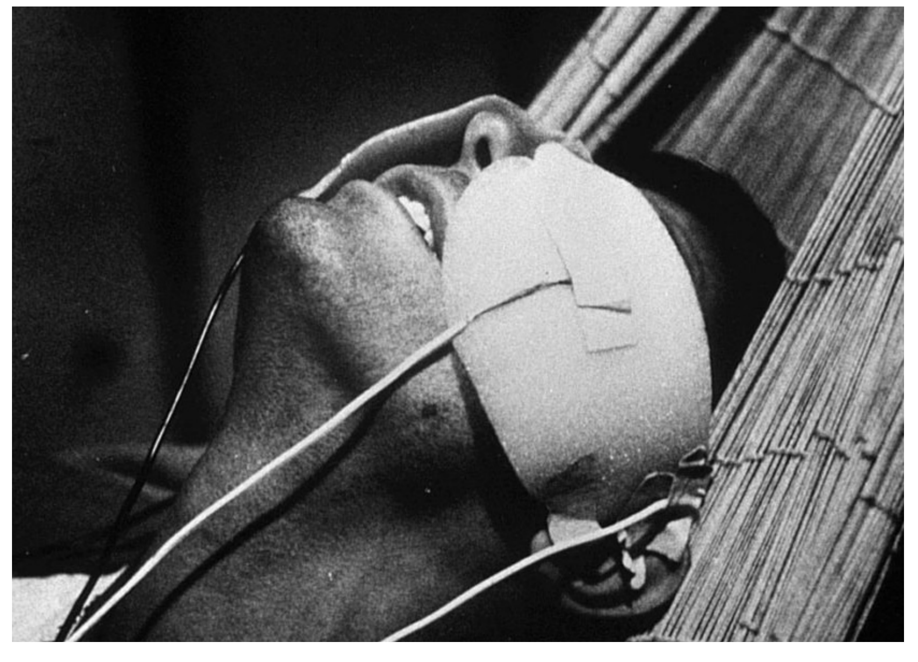
Cinéma

une image du passée. Une image du passée qui pourrait bien l'aider à mieux « renaître une seconde fois en tant qu'adulte » afin de sauver l'Humanité déjà perdue.

Les photographies sont puissantes pour évoquer la douleur ressentie par le prisonnier sur lequel les chercheurs expérimentent mais également pour symboliser le passage brutal entre le présent apocalyptique et une époque bénite où le bonheur était encore possible. Les images s'entremêlent comme lorsque l'on se souviens des périodes de sa vie sans trop savoir ce qui vient avant et ce qui vient après. On voyage dans les méandres du temps mais surtout dans le labyrinthe mémoriel de cet homme qui croise un visage dont il croit se souvenir à chaque coin de rue. En résulte une œuvre volontairement déstructurée qui peut perdre au premier abord mais qui est en totale cohésion avec le message que veut faire passer Chris Marker.



La musique comme élément de narration



Une expérimentation douloureuse - © Chris Marker

La destruction de Paris - © Chris Marker

Les particularités de La Jetée sont ses images fixes qui rendent la narration plus entrecoupée que dans un film classique. Chris Marker opte donc pour l'introduction d'une bande sonore donnant une certaine continuité aux photographies qui défilent. Ces sons participent à l'installation d'une ambiance pesante pour le protagoniste comme pour le spectateur. Musiques dramatiques à la découverte d'un Paris irradié, chuchotements dans une langue étrangère - l'allemand ? - lors des expériences réalisées sur l'homme, battements de cœurs de ce dernier. Tout est fait pour nous faire ressentir la peur du protagoniste et l'horreur de la troisième Guerre Mondiale.

On se sent comme un étranger dans ce monde comme dans le passé. S'en suivent de longs silence qui viennent ajouter à cette ambiance unique qui flotte dans La Jetée. Un silence causé par la disparition de l'Humanité dans le présent. Les retours dans le passé aideront-ils l'espèce humaine à survivre ? Ne gâchons pas le plaisir du spectateur à la découverte du dénouement final ! La Jetée est un film à voir et non à raconter.

À sa sortie, La Jetée convainc les critiques et le public en quête d'expériences nouvelles au cinéma. Quelques années plus tard, en 1995, un remake du très grand Terry Gilliam verra le jour : L'Armée des douze singes. Désormais plus célèbre que l'original, il explore les mêmes questionnements mais ce qui faisait la poésie du court métrage de Chris Marker a disparu. On se retrouve avec un très bon film mais qui n'explore pas de possibilités nouvelles au cinéma à la différence du réalisateur français qui avait poussée l'expérimentation jusqu'à transformer des photographies en un film. Un chef d'œuvre des années 1960 à voir au moins une fois tant il est, de nos jours encore, une expérience inédite de cinéma qui en inspira beaucoup d'autres. Et en plus il est disponible gratuitement en ligne.

DÉCOR DE CINÉMA : DE LA TOILE PEINTE AU FOND VERT

Après le métier de décorateur au cinéma, Maze s'est penché sur le décor lui-même et son évolution technique à travers l'histoire. De la toile peinte au numérique, le décor de cinéma a très vite évolué au cours du siècle dernier.

Soraya Jegouic

Certains diront que l'histoire technique que je dresse ici est fausse, je leur répondrai que l'histoire n'est pas univoque et qu'elle a plusieurs voix. Pour mieux cerner le décor de cinéma, quoi de mieux que de donner une définition claire à ce dernier ? Même si la définition est datée - tirée des conférences données à l'INSAS en 1965 de Lucien Aguettand, chef décorateur illustre s'il en est - elle reste très actuelle : « le décor est un lieu permettant une évolution parfaite des acteurs, il facilite leur détection pas une ou plusieurs caméras ». Cette idée du décor comme étant un lieu spécifique ne donne cependant pas d'indication sur sa nature : intérieure (studio) ou extérieure (décor naturel). Mais ce n'est pas ici l'objet de mon propos. Après de nombreuses lectures, j'ai pu établir une chronologie de la technique relevant du décor de cinéma.

1895 - 1914 : La toile peinte comme valeur sûre

En France, en 1895, c'est la naissance du premier studio-théâtre de Georges Méliès à Montreuil. Il y filme de nombreux courts-métrages en utilisant des techniques de trucages novatrices pour l'époque. Mais plus encore, il doit réfléchir à des décors simples, peu coûteux et rapides à exécuter. Simples car l'espace est réduit du fait de la taille de la caméra, peu coûteux car il s'auto-produit en grande partie et rapides à exécuter car il filme à une cadence infernale. Dans les premières années, il lui arrive de tourner pas moins de 80 courts-métrages distincts.

Pour la rapidité, la toile peinte est une valeur sûre. Puisque les images sont en noir et blanc, il n'y a pas besoin de maitriser beaucoup les couleurs. Il est plutôt intéressant de tabler sur les nuances de gris et le contrastes pour que l'impression sur la pellicule donne un résultat satisfaisant. Cette toile peinte est travaillée par des artistes-artisans - à noter que c'est une distinction qui remonte au Moyen-Âge. La plupart du temps, la toile est broquetée au sol c'est-à-dire qu'elle est fixée au sol avec des petits clous dont on se sert pour la tapisserie. Ensuite, elle est enduite de blanc de Meudon (qui se compose principalement de craie) et on dessine dessus ou ou peint dessus avec précaution. Pour terminer, on relève la toile du sol après avoir ôté les clous et le décor est prêt.



Studios de la Victorine, Nice - Crédit photo : Daniel Fallot/ INA

Avec le temps, les techniques évoluent mais pas avant 1920. Ou du moins pas en France, zone géographique sur laquelle nous nous basons. La toile peinte est toujours employée car elle permet de tourner vite et requiert peu de main d'oeuvre. Cependant, au fil des années, on décide de ne plus centrer les décors de toile peinte uniquement en noir et blanc mais de jouer sur les couleurs car chacune résonne différemment et ne rendra pas forcément le même gris à la caméra une fois la pellicule impressionnée. La technique restera la même jusqu'au début de la Première Guerre Mondiale, période qui va considérablement «geler» le cinéma français.

1920 - 1940 : L'avènement du staff

Après la période de conflit que connait l'Europe en 1914 - 1918, les studios peinent à reprendre leur activité. Certains techniciens ne sont jamais revenus de leur mobilisation et il faut faire avec les bras cassés et les estropiés. La technique du décor commence à changer à partir de 1920, grâce au cinéma américain en quelques sortes. En effet, aux États-Unis, on utilise désormais du staff - originellement du plâtre - pour les décors. C'est un grand bouleversement dans le milieu car ce nouveau matériau requiert une main d'oeuvre particulière : les staffeurs. Ils sont assignés à la construction des décors qui sont composés de plâtre et de filasse. Le phénomène arrive ensuite en France où les décorateurs apprivoisent ce nouvel outil de travail.

Les studios voient leur activité augmenter dans les années 30 et ont besoin de changer régulièrement de décor. Cependant, les caisses n'étant pas toujours pleines, il faut trouver des solutions. Bien que la toile peinte soit économique et rapide à installer, les metteurs en scène veulent désormais du vraisemblable à l'écran. Ainsi, le staff fait sa place dans les tournages en studio - nul besoin de feuilles de décor quand on tourne en extérieur. L'avantage de ces feuilles de décor, c'est qu'avec un peu de peinture ou un changement quelconque, on peut s'en resservir pour un autre film. C'est d'ailleurs ce qui arrive avec le film A et le film B quand on va au cinéma à cette époque. Le film

1940 - 1990 : Une histoire de melting-pot

Durant cette période assez longue, les changements sont relativement mineurs en termes de technique. Les studios fonctionnent comme à leur habitude en conservant l'usage du staff.

Cependant, comme vous aurez pu le constater, nous sommes en plein dans la période qui recouvre la Seconde Guerre Mondiale. Cette dernière a des impacts tantôt positifs tantôt négatifs sur la production audiovisuelle et les décorateurs ne seront pas les derniers touchés par les restrictions liées à la guerre. Les studios de la Victorine, à Nice, ne connaitront pas la crise. Ils continueront de produire plusieurs films tandis que dans le nord de la France, le nombre de réalisations est en constante baisse sur la période 39-45. Les problèmes techniques viennent principalement du fait que les décorateurs n'ont pas les fonds nécessaires pour faire du décor comme ils l'entendent et se voient contraints de se servir d'un mélange d'herbe en guise d'apprêt pour les toiles nécessitant du blanc de Meudon. Les problèmes qui découlent alors sont que l'enduit ne tient pas et que les comédiens arrachent parfois des morceaux du décor rien qu'en marchant dessus.

Le crise financière est bel est bien présente également et lorsque nous connaissons quelques anecdotes de studios, il semble que la situation est bien plus désastreuse que ce qui est imaginable. Les techniciens, bien que nourris en régie, le sont peu car les denrées sont chères. Ils prennent l'habitude - mauvaise - de voler quelques fruits dans les corbeilles de décor ce qui est problématique pour la continuité. La solution est toute trouvée pour les producteurs et les financiers : il faut piquer les fruits au phénol pour éviter tout vol sous peine d'être très malade le reste de la journée de tournage.

En 1990, apparait enfin - que dis-je - réapparait, après une longue période où le staff était roi, la toile. Mais pas n'importe laquelle : la toile verte. Oui, celle que vous connaissez tous et qui permet d'incruster des éléments dans le décor numériquement. Cette étape vient parachever une évolution du décor tantôt régressive, tantôt progressive.

1990 à nos jours : À l'ère du numérique

À partir de 1990 donc, le décor devient numérique. La toile verte fait son apparition et le métier de décorateur est de nouveau au centre de nombreux débats.

Le fond vert séduit de plus en plus : les raisons sont multiples. Le prix du décor revient à peu de sous. L'aspect le plus cher étant la construction numérique et donc la main d'oeuvre des techniciens. Les avantages sont nombreux : on peut tout faire figurer ou presque sur ce fond vert, le tournage se fait en studio donc les autorisations de tournage ne sont plus forcément nécessaires pour tourner en extérieur, il fait moins froid sur un plateau que dehors, la liste est longue.

En conclusion, pour terminer ce moment sur le décor de cinéma, nous pouvons constater que l'évolution va peu à peu en régressant. La toile peinte qui était la base du décor disparait un temps au profit du staff mais réapparait sous une autre forme : le fond vert. Ce dernier est une sorte de version 2.0 du décor en toile peinte et permet plus de fantaisies. L'aspect financier et les conflits mondiaux ne sont pas non plus à écarter de l'évolution du décor de cinéma.

MUSIQUE EN BREF

Beach House - 7



7ème album, 77 titres depuis le début de leur carrière : Beach House revient avec son cosmos immersif. Si la qualité autant instrumentale que d'écriture du groupe n'est plus à prouver, il faut tout de même souligner qu'avec 7, Beach House embrasse et dépasse son univers. La lumière se tamise une fois l'écoute enclenchée, une délicieuse atmosphère jaune envahit l'esprit et initie le voyage. Beach House plane toujours sur les sensations et ce qu'elles évoquent à l'esprit. Black Car ou encore Drunk in L.A. sont des titres évocateurs à ce niveau-là. La déambulation est nocturne, les yeux sont hagards et perdus dans le vague, l'esprit est presque absent, parfois embué d'alcool. Mais toujours, le coeur court comme un cheval lâché au grand galop, il tape contre la poitrine comme une percussion, trop irrigué de sang et envahi par les sensations.

Sortie : 11 mai 2018
Coups de cœur : Lemon Glow, Drunk in L.A., Black Car

Glass Museum - Deux



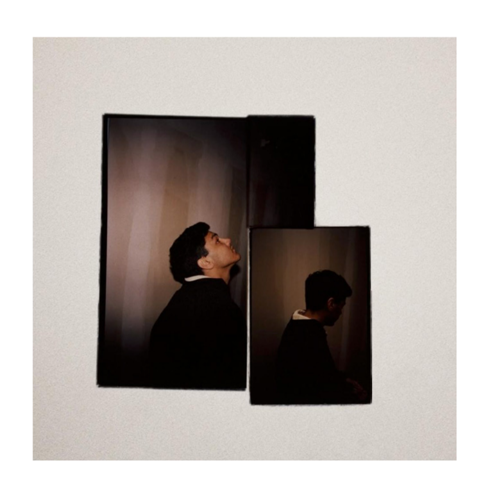
Pour un premier EP, le duo belge Glass Museum ne lésine pas sur la qualité. Inspiré par un jazz anglais novateur et en pleine ébullition, les six titres de ce premier opus sont gorgés de puissance et d'intention. Martin Grégoire et Antoine Flipo n'hésitent pas à faire appel à des sonorités électro et rock bien assumées et surtout bien placées. Le couple fusionnel piano-batterie fait corps dans le titre Shadow Faces, et vient être sublimé par un bugle, rappelant étrangement le jazz psychédélique de Jazz Ahmed. Le piano dans Tribal Coffee se fait brutal et plein, le toucher rappelle celui du génie arménien Tigran Hamasyan. Deux, c'est un premier EP de l'équilibre où les deux faces du duo exhibent leur fusion qui semble à toute épreuve.

Sortie : 25 mai 2018
Coup de cœur : Tribal Coffee

Jamie Isaac – (4:30) Idler

Si son premier album Couch Baby, avait retenu notre attention, nous attendions avec impatience les productions futures de Jamie Isaac. L'artiste britannique revient avec (4:30) Idler, un album qui singularise son approche de la musique. Ici, il met en relief ce qu'il expérimentait déjà dans ses précédentes compositions, une voix suave, soulignant des mélodies jazz, et hip-hop. Le ton est cette fois plus lent, plus écrit, alors que Couch Baby se voulait lui plus ludique dans sa musicalité. Jamie Isaac acquiert avec (4:30) Idler une maturité musicale et esthétique profonde et nous convainc toujours plus avec cet album fleuve qui suit des lignes de forces affirmées et qui ne perd pas de son harmonie durant l'ensemble de son écoute.

Sortie : 1er juin 2018
Coups de coeur : Drifted / Rope et Eyes Closed



Jacques - Sous inspi

Après une pause pédagogique de quelques mois du au vol de ses instruments Jacques, revient avec un album inédit : Sous Inspi. En effet, il ne s'agit pas ici d'un album conventionnel mais bien d'une compilation des différents morceaux qu'il a pu produire et recueillir simultanément lors de ses passages en concerts et festivals entre 2016 et 2018. Celui qui nous a habitué à une certaine extravagance, continue de nous surprendre avec des morceaux aux titres inopinés. Dans un premier temps publiés sur Soundcloud, ces 125 morceaux enregistrés de Guangzhou à Amsterdam, en passant par St Brieuc, sont à présent disponibles en écoute sur les plateformes de streaming.

Sortie : 7 mai 2018
Coup de coeur : L'armement des toboggans



M.I.L.K. – Maybe I Love Kokomo

Vous avez peut-être entendu parler de ce jeune artiste originaire du Danemark notamment grâce à son morceau estival Slow Emotions, un hymne jovial au clip pop et coloré. Pour son second EP, Maybe I Love Kokomo, sorti chez Capitol, Emil Wilk a exploré sa vie personnelle, notamment son passage par la France et Paris. Avec Make My Way to Paris, composé avec Benjamin Biolay, M.I.L.K. inscrit cette expérience comme un passage obligé dans son parcours artistique. Une musique accessible, rythmée et décomplexée qui met en avant l'univers détonant et onirique de M.I.L.K. . Un ensemble référencé qui nous renvoie de par son titre au morceau Kokomo des Beach Boys.

Sortie : 25 mai 2018
Coup de coeur : Stretch Your Eyes



« WERNER ET LES CATASTROPHES NATURELLES » DE LAURA FREDDUCCI

WERNER LE TERRIBLE

Laura Fredducci livre un premier roman biographique original et passionnant qui revisite le parcours du réalisateur Werner Herzog.

Mathieu Champalaune

Depuis plusieurs années, les romans biographiques sont nombreux, proposant un regard subjectif sur la vie et la carrière d'un artiste ou d'une personnalité. Qui mieux que ce cinéaste fou de Werner Herzog pour faire alors un parfait héros de roman. La vie du réalisateur du film culte Fitzcarraldo a toujours été faite de nombreuses aventures, ne se fixant aucune limite, pas même l'impossible, comme faire voler un bateau en pleine jungle amazonienne. De la jeunesse bavaroise, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à la vie hollywoodienne où le cinéaste mythique professe ses leçons à qui le veut, en passant par les années de gloire et de provocations, Laura Fredducci retrace le parcours haut en couleurs de Werner Herzog.

L'originalité de ce livre tient dans l'habile mélange de biographie romancée, d'essai et de témoignage subjectif d'admiratrice qui connait bien l'œuvre et le personnage. Le roman prend aussi la forme de l'enquête, à la manière d'Emmanuel Carrère, d'ailleurs grand amateur de Werner Herzog à qui il a consacré un essai (Werner Herzog, 1982), pour essayer de saisir ensemble les différentes facettes, parfois contradictoires, de Werner Herzog.

Au bord de la folie

À travers la figure d'Herzog, Laura Fredducci évoque également la difficile quête d'identité de la génération née en Allemagne pendant la guerre, marquée par la honte et la volonté de redorer l'image de leur pays. Par le parcours du réalisateur, on plonge également dans le milieu du cinéma, entre Festival de Cannes et tournages chaotiques dans la jungle.

Évidemment, difficile de faire le récit de la vie de Werner Herzog sans évoquer son « ennemi intime », Klaus Kinski, constamment à la limite de lui voler le premier rôle. L'acteur qui a incarné le conquistador Don Lope de Aguirre (Aguirre, la colère de Dieu) et le vampire Nosferatu dans le remake (Nosferatu, le fantôme de la nuit) du célèbre film de Murnau, aura toujours représenté un puit de folie destructrice fascinant le cinéaste allemand. La recherche de ce qu'il peut s'exprimer de plus extrême a toujours animé Werner Herzog, au point de s'y perdre lui-même. Le roman est alors l'occasion de trouver un sens à cette vie, émaillée de dangers, de succès et de paradoxes, qui s'est parfois confondue aux films, et d'en faire revivre quelques moments marquants.

Werner et les catastrophes naturelles de Laura Fredducci, éditions Anne Carrière.



Werner Herzog / Copyright La Fabrique de Films

ZOUKAK, LA THÉÂTRE-THÉRAPIE À BEYROUTH

Le 23 novembre 2017, le collectif de théâtre libanais Zoukak recevait le Prix Culture pour la paix de la Fondation Jacques Chirac. Une belle consécration pour cette petite troupe fondée en 2006 et qui travaille depuis sans relâche à faire du théâtre pour et avec des populations qui en sont éloignées, notamment les réfugiés de Calais. Rencontre avec Junaid Sarieddeen, co-fondateur de Zoukak.

Chloë Braz-Vieira

Pour arriver au Zoukak studio, il faut traverser une sorte de périphérique, façon Beyrouth. On hésite à traverser, on pense même abandonner. Et, finalement, un bon quart d'heure plus tard, on pénètre dans le lieu que le collectif Zoukak a investi depuis un an, une sorte de Ménagerie de verre parisienne version locale.

Après une représentation de leur dernière pièce Two heads and a Hand, tirée de textes de Shakespeare, on retrouve Junaid Sarieddeen, acteur mais également co-fondateur de Zoukak pour évoquer les enjeux de la pratique théâtrale au Liban et le travail très spécifique de son collectif avec les populations réfugiées. Un peu épuisé par cette représentation devant un parterre d'adolescents pas forcément habitués du théâtre, il n'en demeure pas moins passionné et passionnant.

Qu'est-ce que le prix de la Fondation Chirac vous a apporté ?

C'est d'abord une grande reconnaissance qui a aussi accru la visibilité de notre travail. C'est également un important et très généreux soutien financier, car il n'y aucune restriction quant à l'utilisation de l'argent si ce n'est celle de l'utiliser pour notre pratique théâtrale. Ce prix est aussi arrivé à un tournant pour Zoukak. Quand on a commencé en 2006, c'était dans un petit appartement, puis on en a ouvert un second pour que des artistes internationaux puissent venir faire des résidences, mais cela était arrivé à épuisement et nous avions besoin d'un nouveau lieu. Le prix de la Fondation Chirac est arrivé dans la foulée de cette inauguration et correspondait donc à un « momentum » pour nous.

> « Dans un pays comme le Liban, le théâtre ne devait pas être un espace de déconstruction, au contraire, on avait besoin de reconstruire du sens et des relations car plus rien ne faisait sens. » - Junaid Sarieddeen

Pouvez-vous nous en dire plus sur le parcours de formation des membres de la compagnie, le rôle du politique ?

Nous n'avons pas suivi une formation de théâtre classique, mais des cours au département de théâtre de l'Université de Beyrouth. C'était franchement chaotique, mais pas seulement dans le mauvais sens du terme… Il n'y avait pas vraiment de méthode ou d'approche générale et tout dépendait de chaque professeur et de la (non)-méthode qu'il ou elle suivait. Mais cela s'explique par le contexte politique de l'époque. Le département a été fondé à la fin des années 50 alors que le théâtre libanais prenait une dimension politique et que les professeurs étaient très engagés. Durant la guerre civile et compte tenu de la division de la ville, chaque section de l'université a dû se scinder en deux (pour Beyrouth Est et Beyrouth Ouest) mais le théâtre ne s'est pas arrêté. Néanmoins, après la guerre, il y eu un sentiment général de dépression auquel n'ont pas échappé les gens de théâtre. Chez eux, cela s'est traduit par une croyance en un théâtre de l'absurde et une pratique très abstraite, très post-moderne qui revendiquait la rupture de sens. Il était alors très

difficile de construire des narrations et de travailler sur des textes (qu'on ne savait d'ailleurs pas dire) et il s'agissait plus d'un travail physique. En fondant Zoukak, nous étions conscients de ces enjeux: le texte, la relation à notre histoire, le type de narration que nous avions besoin de récréer.

> « On ne propose jamais de matériau ou de texte mais on se base sur la relation de l'individu au groupe, et sur comment instaurer un espace de sécurité qui permette à chaque individu de parler de ses problèmes et, éventuellement, de les surmonter. » - Junaid Sarieddeen

Qu'en est-il de ce qui fait votre spécificité, la méthode de « thérapie par le théâtre » que vous utilisez notamment avec des enfants handicapés ou des réfugiés ?

En 2006, alors que nous formions Zoukak, la guerre avec Israël a commencé et nous nous sommes trouvés parmi les populations déplacées. D'abord on a juste participé aux premiers secours puis, une fois que les choses se sont un peu stabilisées, nous avons commencé à constituer des cercles de théâtres dans des lieux publics et des écoles qui étaient pleins de réfugiés. Progressivement, nous avons perfectionné la thérapie par le jeu d'un de nos membres pour en faire une vraie technique applicable aux populations déplacées ayant presque tout perdu. En parallèle, on a commencé un travail de grande échelle sur l'ensemble des camps de réfugiés palestiniens du Liban. On a réussi à développer des espaces de sécurité (safe spaces) dans des situations très difficiles. On ne propose jamais de matériau ou de texte mais on se base sur la relation de l'individu au groupe, et sur comment instaurer un espace qui permette à chaque individu de parler de ses problèmes et, éventuellement, de les surmonter. L'approche va du psychologique (l'individu) au politique (le public) en passant par le social (le groupe). Chaque atelier de travail doit conduire à une représentation car la « thérapie » réside justement dans ce trajet du personnel au politique.

Avez-vous travaillé avec des réfugiés syriens ?

Oui évidemment, beaucoup. On travaille avec toutes les populations réfugiées: des libanais, des palestiniens, des syriens mais aussi des irakiens ou des soudanais. Nous avons aussi travaillé en Serbie et à Calais.

Justement, à propos de Calais, pouvez-vous en dire plus sur cette expérience « française » ?

C'était une magnifique expérience. Nous sommes allés trois fois dans la « Jungle », du début à sa toute fin. On a travaillé via Good Chance, une initiative fondée par deux comédiens londoniens qui installent des lieux de théâtre éphémères. Le Royal Court Theatre de Londres leur avait parlé de nous, et nous les avons aidés à démarrer et cadrer le projet (un grand dôme au milieu même de la jungle). Ensuite, nous y sommes retournés pour 15 jours de travail durant la période des fêtes de fin d'année qui se sont conclus par une série de représentations de 6h le 31 décembre. Cela a commencé à 15H30 l'après-midi et chaque demi-heure on célébrait la nouvelle année d'un des pays d'origine des migrants qui participaient à l'atelier (12 pays au total). C'était une des nuits les plus incroyable et intense de ma vie ! Le travail à Calais était très spécifique car l'énergie de l'endroit est très particulière et difficile. Les gens ne sont pas apaisés, ils sont toujours en mouvement, ils veulent constamment changer d'endroit et sont toujours en alerte. Or, le théâtre consiste à créer

du temps et de l'espace, ce qui, quelque part, va à l'encontre de cette « énergie ». Dire aux gens de prendre un peu de temps pour parler ou faire un exercice, c'est très difficile mais c'est aussi très intéressant car cela crée une dynamique différente et on a dû adapter notre technique.

Quelle est la situation du théâtre au Liban, quels sont les enjeux financier et politique autour de la création théâtrale ?

Le Liban possède de belles institutions culturelles, notamment dans le domaine des arts visuels et de la danse. Cela reste centré à Beyrouth mais nous avons créé des formes pour aller dans les régions et les villages et rompre avec le « monopole » culturel de la capitale. On aussi créé un programme à destination des écoles, « Zoukak open doors », qui invite des écoles situées dans l'ensemble du Liban à venir voir nos spectacles. Cet après-midi par exemple, nous avions des étudiants de Beyrouth, des scouts et des élèves originaires d'un village situé à plus de 45 minutes. Toutefois, le pays n'apporte quasiment aucun soutien public ou gouvernemental au théâtre. Tout ce qu'on peut voir relève d'initiatives et d'engagements personnels. Il faut toujours commencer à zéro, trouver des fonds, des structures, des lieux pour répéter. Les financements viennent d'organisations internationales, européennes pour l'essentiel, même s'il y a quelques fonds du monde arabe. Le défi, c'est que ces fonds sont alloués selon des critères et une politique propre à l'organisation qui les donne. Or, en tant qu'artiste, c'est notre rôle de satisfaire ces critères sans nous éloigner de ce en quoi l'on croit. Il faut donc être assez intelligent dans le choix et le traitement des sujets. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de liberté mais ces fonds reposent néanmoins sur une approche culturelle particulière. Par ailleurs, au Liban il y a aussi une question de censure directe des pouvoir publics vis à vis de laquelle il ne faut pas adopter une attitude simpliste. Certes, il faut confronter la censure, mais notre objectif reste de faire et de montrer notre travail donc, là aussi, il faut trouver des moyens… A Zoukak, quand on commence un travail, on débute toujours par s'interroger nous-mêmes sur ce dont on veut parler, et puis seulement après on commence à chercher des soutiens.

La compagnie sera à Montpellier fin 2018. Junaid Sarieddeen sera également au Festival d'Avignon en juillet 2018 en tant que dramaturge de May he rise and smell the fragrance, la dernière pièce du jeune chorégraphe libanais Ali Chahrour. Informations et réservations ici.

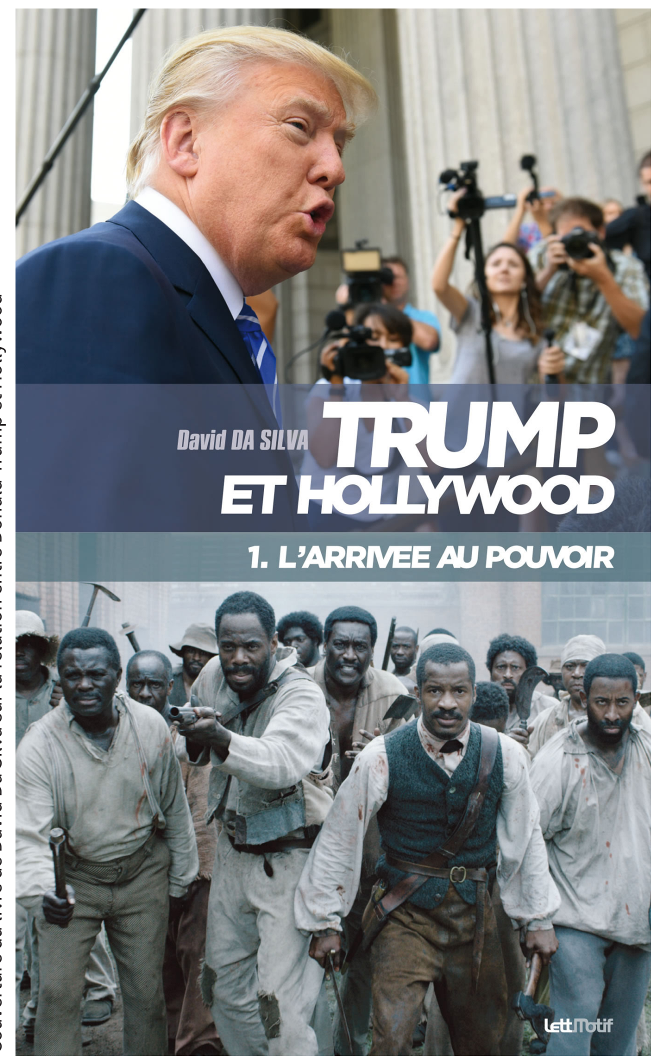


La pièce «Hamlet Machine» © Zoukak

RENCONTRE AVEC DAMIEN DA SILVA - LE CINÉMA TRUMPIEN, LA NOUVELLE ÈRE D'HOLLYWOOD

La La Land, Americain Assassin, Pentagon Papers... On peut penser que ces long-métrages n'ont rien en commun. Pourtant, ils feraient tous partie de la nouvelle ère d'Hollywood, l'ère Trumpienne. Ce néologisme définie les films qui critiquent ou font l'éloge de la politique et du discours de Donald Trump.

Manon Brethonnet



Couverture du livre de David Da Silva sur la relation entre Donald Trump et Hollywood

Depuis le 20 janvier 2017, le président Donald Trump, a enchaîné les polémiques et la critique de ce dirigeant pourrait se retrouver à présent dans un média auquel on ne pense pas : Hollywood. La deuxième plus grande industrie de cinéma au monde, se doit de produire des films qui plairont au public. La politique n'est pas épargnée dans les films. Les présidents deviennent des héros, des séducteurs, des manipulateurs. Ce sont des personnages qui fascinent.

Dans Le Président et Miss Wade (1995) de Rob Reiner, Michael Douglas incarne un président sympathique, veuf et père qui séduit la très jolie lobbyiste Annette Bening. S'en suit une histoire d'amour qui se déroule comme un conte de fée.

En 1998, Mike Nichols imagine la vie d'un gouverneur participant à la course à la présidence des États-Unis. Joué par John Travolta, cet homme politique doit faire face à des révélations face à ses nombreuses liaisons extra-conjugales. Cette même année, les américains découvraient la jeune stagiaire Monica Lewinsky.

Côté série, peu de gens ont pu passer à côté de l'interprétation de Frank Underwood par Kevin Spacey. Cet homme est prêt à tout pour accéder au poste suprême. Même à tuer. Un personnage étrangement fascinant qui laisse planer un sentiment inquiétant. Après l'élection de Donald Trump, de nombreux médias tels que Vanity Fair ou The Guardian ont dressé des comparaisons plus qu'inquiétantes entre ces deux personnages. Certains ont même poussé la comparaison jusqu'à dire que la série de Netflix n'avait aucune chance de survivre à l'ère Trump,

tant Frank Underwood perdait de sa méchanceté et de sa véracité face au nouveau président.

Si House of Cards a débuté bien avant l'arrivée au pouvoir de Donald Trump (2013), le paysage cinématographique des États-Unis a dû s'adapter à la manière de gouverner de leur président. Il y a eu un cinéma Reaganien et un cinéma Obamien. Pourquoi Donald Trump échapperait-il à la règle ?

David Da Silva est historien du cinéma et enseigne à la Sorbonne. Son dernier livre Trump et Hollywood, s'interroge sur le cinéma que l'industrie pourrait produire depuis son arrivée au pouvoir.

Dans votre livre, vous parlez du «cinéma Trumpien». En quoi cela consiste ?

L'arrivée de Donald Trump à la Maison Blanche a été accompagnée par plusieurs films américains. Évidemment, mon propos n'est pas d'affirmer que les producteurs, scénaristes ou réalisateurs, ont consciemment proposé des films pro-Trump au public. Dans mon livre, je veux juste expliquer comment un long-métrage s'accorde parfois totalement avec la rhétorique populiste d'un candidat ou président américain. Et cela peut être vraiment bénéfique pour la candidature de l'homme politique qui aura su capter la tendance populiste de l'époque. On retrouve donc des films qui vont explicitement mettre en image des sujets auxquels faisait référence Trump dans ses discours. Comme la «menace musulmane» par exemple avec le film La Chute de Londres (2016), réalisé par Babak Najafi.

À partir de quel film a commencé le cinéma Trumpien ?

C'est difficile de citer un film précis, c'est plutôt une vague de films qui ont commencé à imager ce que Trump disait. Sa rhétorique populiste de Trump s'appuie sur trois catégories : sociale, démocratique et nationale. La première est représentée par des films comme Deepwater Horizon (2016) de Peter Berg en mettant en avant le working class hero blanc américain. La deuxième met en avant la corruption des élites politiques ou économiques. C'est ce que l'on retrouve dans 13 Hours (2016) de Michael Bay, avec une critique explicite des bureaucrates et même une violente charge contre Hillary Clinton.

À quoi ressemble le héros Trumpien ?

Le héros national doit lutter contre des ennemis qui menacent la sécurité du pays. Ce héros Trumpien luttant contre le terrorisme islamiste est très bien incarné par Mitch Rapp (Dylan O'Brien) dans American Assassin (2017) de Michael Cuesta. Ce personnage, créé par l'écrivain Vince Flynn, est un agent de la CIA qui combat les terroristes du Moyen-Orient qui préparent des attaques sur le sol américain. On peut ajouter Traque à Boston (2016) de Peter Berg, où un groupe de policiers traque des terroristes musulmans qui ont commis le tragique double attentat du marathon de Boston en 2013.

Il y a eu un cinéma Reaganien et un cinéma Obamien. Peut-on dire que chaque président à son cinéma ? Qu'il existe un cinéma Clintonien et Bushien par exemple ?

Le cinéma américain a souvent suivi idéologiquement le populisme mis en avant par les présidents au pouvoir. Par exemple, Frank Capra et John Ford ont été les portes-paroles de Franklin D. Roosevelt dans les années trente. On peut notamment citer des longs métrages comme L'extravagant Mister Deeds (1936) de Frank Capra ou Les raisins de la colère (1940) de John Ford. Ils ont représenté le populisme progressiste du président de l'Amérique de la Grande Dépression. Le cinéma Reaganien des années quatre-vingt, notamment les films d'action, mettait formidablement bien en images les différents messages formulés par Ronald Reagan dans ses discours.

Le cinéma Clintonien serait plutôt un retour au héros capresque avec des films comme Héros malgré lui (1992) de Stephen Frears avec Dustin Hoffman ou Monsieur le Député (1992) de Jonathan Lynn. De son côté, le cinéma Bushien est plutôt un retour aux héros virils et bodybuildés du cinéma Reaganien. Ce n'est pas un hasard si John Rambo (incarné par Sylvester Stallone) ou John McClane (par Bruce Willis) ont fait leur retour sous le mandat de Bush junior.

Certains spécialistes du cinéma définissent le début de ce type de cinéma avec la sortie de La La Land de Damien Chazelle. Êtes-vous d'accord ?
Il est vrai que beaucoup de spécialistes ont indiqué que La La Land était le début du cinéma Trumpien. Le film met en avant le désarroi de l'Amérique blanche, représenté par le couple incarné par Ryan Gosling et Emma Stone. En effet, cela peut se voir ainsi. Toutefois, je pense que le film est beaucoup trop politiquement correct pour s'inscrire dans la

lignée d'un cinéma Trumpien qui se veut plutôt viril, violent et qui fustige le politiquement correct. S'il était véritablement Trumpien, La La Land n'aurait pas été nommé aux Oscars dans la catégorie du meilleur film…

Le film de Steven Spielberg, Pentagon Papers, raconte l'histoire des journalistes du Washington Post lors de la publication des dossiers classés secret défense de la guerre du Vietnam et est une réponse envers la présidence de Donald Trump. Est-ce déjà arrivé, qu'un président soit directement visé par un réalisateur américain ?

Je pense que Trump est proche de Richard Nixon dans la haine qu'il provoque à Hollywood ou chez une partie du peuple américain. Pentagon papers est proche du film Les Hommes du président (1976) d'Alan J. Pakula. Ce film était une attaque violente contre la présidence de Nixon. On peut aussi se rappeler que George W. Bush a aussi été critiqué par Hollywood avec le documentaire Fahrenheit 911 (2004) de Michael Moore ou encore, indirectement, avec Green Zone (2010) avec Matt Damon. Donc, non, ce n'est pas la première fois.

Si le cinéma Trumpien doit durer tout le long de sa présidence, à quoi pouvons-nous nous attendre dans les prochaines années ?

Sans doute des films qui vont fustiger le danger de l'islam radical et un retour en force des films avec un héros qui devra se défendre face à des gangs de Mexicains.

L'importance du rêve américain, via des personnages ambigus, et ayant réellement existé, qui parviennent à concrétiser un objectif important, pourra aussi être mis en valeur. C'est d'ailleurs le cas avec des films comme Le Fondateur (2016) de John Lee Hancock, Gold (2016) de Stephen Gaghan ou The Greatest Showman (2017) de Michael Gracey. On trouvera également des thèmes comme la menace islamiste. C'est déjà le cas dans Horse Soldiers (2018) de Nicolai Fuglsig, où des soldats américains affrontent des talibans en Afghanistan. Enfin, la théorie du complot, récurrente dans les discours de Trump, pourrait être aussi mise en avant dans certains longs métrages. On en a déjà eu un avant-goût avec le délirant AmeriGeddon (2016) de Mike Norris.

Finalement, Hollywood pourrait donc être considéré comme un média ?

Oui, même si Trump a compris qu'il ne pourrait pas compter sur le soutien d'Hollywood pour être élu. En effet, l'industrie est traditionnellement démocrate et rare sont ceux qui l'ont soutenus publiquement. On peut citer Clint Eastwood, Chuck Norris et Jean-Claude Van Damme.

Comme l'explique David Da Silva, les films Trumpiens pourraient faire parti de notre paysage cinématographique pendant encore au moins trois ans. À l'image de certains films qui s'en prennent ouvertement au pouvoir comme W., l'improbable président (2008) d'Oliver Stone ou encore Les Hommes du président (1976) d'Alan J. Pakula, les nouveaux films qui critique le pouvoir, risque de fortement déplaire au président. Et personne ne peut savoir qui gagnera ce bras de fer. ■

CHAMPS-ÉLYSÉES *FILM FESTIVAL*



CINÉMA *INDÉPENDANT* FRANÇAIS ET AMÉRICAIN

7 €
LA SÉANCE

DU 12 AU 19 JUIN 2018

49 €
LE PASS ILLIMITÉ



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Secrétaire générale de la rédaction
Astrig Agopian

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

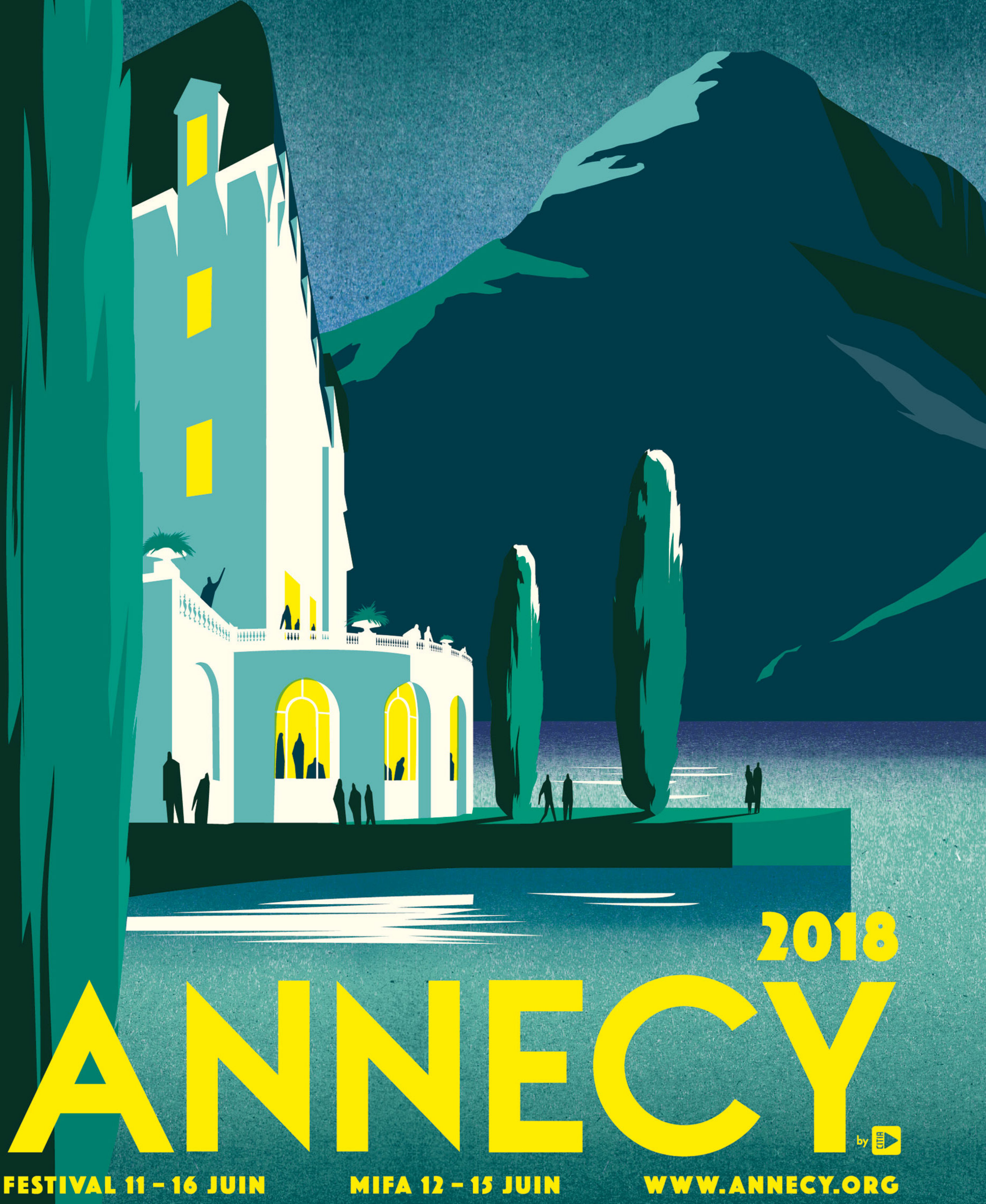
Pôle communication
Zoé Louvard
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud
Fanny Rochelet

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Noémie Villard, musique
Diane Lestage, cinéma
Mathieu Champalaune, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Hortense Raynal, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Marion Bothorel
Eloïse Bouré
Sarah Francesconi
Clara Gabillet
Lisa Guyenne
Emma Henning
Johanne Lautridou
Justine Madiot

Rédaction
Adam Garner | Adam Khemila | Agathe Hugel | Alénice Legoux | Alice Monnery | Anthony Biart
Antoine Demière | Antoine Gondeau | Astrig Agopian | Bénédicte Toullec | Benoît Michaëly
Camille Aujames | Camille Bluteau | Caroline Fauvel | Cassandre Tarvic | Charlène Ponzo
Charlotte Jouhanneau | Chloë Braz-Vieira | Claire Lepoutre | Clara de Beaujon | Clara Gabillet
Clara Lalanne | Clémence Thiard | Eloïse Bouré | Elsa Mahi | Emmanuelle Babilaere
Éponine Le Galliot | Fanny Rochelet | François Leclinche | Garance Philippe | Hortense Raynal
Hugues Marcos | Jade Roger | Jessim Belfar | Johanna Koyanvale Tormo | Johanne Lautridou
Jules Azelie | Julia Prioult | Justine Madiot | Kristina Azaryan | Lara Baranowski
Lauranne Wintersheim | Lisa Boquen | Lisa Guyenne | Lisha Pu | Loris Prestaux | Louise des Places
Louise Solal | Louison Larbodie | Lucas Nunes de Carvalho | Manon Vercouter | Marie Da Silva
Marie Daoudal | Marion Bothorel | Marion Danzé | Mathieu Auduc | Mathieu Champalaune
Mathilde Musset | Mélanie Nguyen | Nicolas Renaud | Noa Coupey | Pauline Lammerant
Phane Montet | Romane Segui | Roxane Thébaud | Sarah Francesconi | Solène Lautridou
Sophie Rossignol | Soraya Jegouic | Thomas Frénéat | Toscane Jourde | Vianney Loriquet
Victor Costa | Victoria Stampfer | Zoé Louvard | Zoé Thibault

Mise en page et conception graphique
Christelle Perrin | Solène Lautridou


FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM D'ANIMATION
2018
ANNECY
by CITIA
FESTIVAL 11 – 16 JUIN
MIFA 12 – 15 JUIN
WWW.ANNECY.ORG